

5 cts - NUMERO DE 24 PAGES - 5 cts

Le Samedi

VOL. IX. No 14
MONTREAL, 4 SEPTEMBRE 1897

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRE

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.

AUTOMNE



QUI VEUT DES FLEURS ?

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10: la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs-Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 4 SEPTEMBRE 1897

SON EXPÉRIENCE



Penoute. — Vous me croirez si vous voulez, Hiram, mais j'ai entendu bien souvent parler de parapluies qui avaient été volés à mes amis et pourtant je n'ai, moi, jamais éprouvé de trouble à ce sujet.

Hiram. — Jamais?

Penoute. — Non, Hiram! Voici mon parapluie, que j'ai depuis au delà de vingt ans, eh bien, j'en ai jamais eu n'a seulement essayé de me le chiper.

BOUQUET DE PENSÉES

Si un homme aime vraiment une femme il cessera de fumer pour lui être agréable; mais si une femme aime réellement un homme, elle ne lui demandera pas ce sacrifice.

x

Une femme qui a dépassé la trentaine pense toujours que toutes les autres jeunes femmes doivent avoir au moins vingt-sept ans.

x

Quand une femme a bien formé son opinion sur une chose, elle va généralement demander l'avis d'un homme.

x

La fortune serait une meilleure maîtresse si ses jours de paie étaient plus réguliers.

x

La plus mauvaise recommandation auprès d'une femme c'est d'être digne d'elle.

x

L'homme qui mériterait le plus d'avoir du crédit paie généralement comptant.

UN SOLITAIRE.

Ce sont presque toujours les partis audacieux qui réussissent.

MARÉCHAL DE BELLE ISLE.

Un homme public qui ne veut pas abandonner son parti est souvent tenu d'abandonner ses opinions. — CARDINAL DE RETZ.

Intervertissez le temps: quel changement dans ma vie. Hier il a plu; aujourd'hui il a fait du soleil. — LICHTENBERG.

SALTIMBANQUE!

Le SAMEDI, dont les romans sont si vivement appréciés de ses lecteurs, va commencer, prochainement, la publication de SALTIMBANQUE! œuvre vécue, de Henri Germain.

Dans le nouveau feuilleton, l'intensité de l'action va toujours en croissant. Les personnages prennent, peu à peu, la place exacte que leur assigne leurs rôles respectifs et le public assiste, toujours sous le charme, à l'intrigue de plus en plus enchevêtrée mais qui se dénoue grâce au dévouement et à la perspicacité du héros Fild'acier.

SALTIMBANQUE est un roman dont l'action se passe dans un cadre tout moderne. Nous coudoyons incessamment, nous retrouvons dans les diverses phases de notre existence des types absolument semblables à ceux que le romancier a choisis pour développer sa thèse. C'est dire que l'attrait s'augmente de cette similitude de vie entre nous et les personnages de SALTIMBANQUE, qui s'entre choquent, se combattent, sans qu'on puisse dire si l'intérêt intense qui s'attache à cette œuvre, une des plus attachantes du roman moderne, provient de cette simplicité d'action mise au service d'une imagination vraiment étonnante, ou du style clair et concis dans lequel elle a été écrite.

Chacun voudra lire et relire SALTIMBANQUE!

LA CAUSE

Rouleau. — Ah, mon pauvre vieux, ce qu'il y a eu du potin à la maison ce matin! Je ne te dis que ça!

Bouleau. — Comment cela est-il arrivé?

Rouleau. — La jeune servante a cassé, hier, ma belle tasse en porcelaine et comme ma femme criait après elle, elle m'en a apporté une ce matin sur laquelle il y avait écrit: A celui que j'aime.

ABSOLUMENT DISGRACIEUX

Mme Bellehumeur. — Oh, ma chère madame, ne trouvez-vous pas que c'est absolument disgracieux de souffler comme le fait le père Penoute durant le temps de la messe?

Mme Laviolette. — A qui le dites-vous, Mme Bellehumeur, mon mari, ma sœur, mon beau-frère et moi en sommes outrés. Il nous a tous réveillés.

DANS L'OUEST

Etranger. — Dites, l'homme de police, faites-moi donc le plaisir de mettre la main au collet de ces deux bandits que voilà. Ils m'ont forcé à jouer avec eux une partie de poker et m'ont indignement volé.

Le policeman. — Vous en demandez trop, mon ami. L'un de ces messieurs est le maire de la ville et l'autre le chef de police.

PAS DE MAL

ELLE NE PEUT PAS

Excilda. — Alors, comme ça, vous ne vous mariez pas avec Paul?

Albertine. — Non, sûrement!

Excilda. — Vous ne l'aimiez donc pas?

Albertine. — Oh, si! Mais je ne puis pas l'amener à me faire la proposition.

LE REMÈDE

— Quelle épidémie de suicides?

— Oui, effectivement! Mais aussi pourquoi ne prend-on pas de mesures suffisantes?

— Des mesures! Lesquelles?

— Dame, on n'a qu'à établir des peines extrêmement sévères.

IMPOSSIBILITÉ

Madame. — Je crois vraiment, que la paralysie s'est mise dans ma machoire.

Monsieur. — Impossible! Cette maladie ne s'attaque qu'aux parties du corps les plus faibles.

CE QU'IL DISAIT

Bichonnet. — Eh, Ribouillard, comment donc se porte ta femme?

Ribouillard (qui est un peu sourd). — Oh! oui. Très bruyante et très désagréable.

Chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition.

MONTAIGNE.



Rebecca. — Chacop... Chacop!... Tescondis fite. Notre fille Ragel fient te s'enfuir avec le gocher!...

Jacob (très calme). — Ne de fais touc bas te mauvais zang. Che lui tois drois mois, au gocher!

ERREUR DE SEXE



I

Penoute. — C'est un peu fort, ça ! Je prends la peine de faire mettre un écriteau afin d'empêcher les baigneurs de venir ici et il faut qu'ils y viennent quand même. Et ces dames qui ont l'habitude de passer ici ! Attends un peu, je vais te donner une leçon !



II

Une voix dolente. — Allez-vous laisser là mes vêtements ! vilain homme. Si c'est permis à votre âge de faire des choses semblables.



III

La même voix. — Etrange siècle où une jeune fille ne peut seulement pas prendre son bain sans risquer de se faire voler ses vêtements.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DXXXI

CRUAUTÉ

La pauvre fleuriste des champs
Qu'effeuillent tes beaux doigts méchants.
Quel crime a-t-elle fait, lui dis-je,
Pour ainsi la faire souffrir
Après avoir brisé sa tige :
— Elle sourit : " Aimer !... Mourir !... "

— Dans tes mains mignonnes de fée,
Vois, cette oiselle est étouffée...
Le nid sera triste, ce soir.
Oh ! le petit qui se désole
Et pleure, tout seul dans le noir !...
— Elle rit : " Je l'aimais !... C'est drôle ! "

— Mais alors, mon cœur émietté,
Mon pauvre cœur déchiqueté...
Mon âme folle... et ce martyre...
J'en conclus que tu dois m'aimer,
Ma chère... — Elle éclata de rire :
" Oh ! non ! ton cœur... c'est pour jouer... "

PAUL MILIANE.

INSTANTANÉS

XXXVII

ICI ET LA-BAS

Ici, l'été a brûlé la plaine.
Après s'être fait haleine, brise, couleurs, concerts, il est parti, fondu aux premières senteurs de l'automne.
Les légumes aux pénétrantes émanations ont été fauchés.
La vendange a coulé sous les pressoirs, répandant, par les portes, ouvertes le soir, les parfums forts, les troubleries grisantes des cuvées.
L'hiver va venir avec l'anéantissement de tout ce qui a charmé la vue, l'ouïe, l'odorat.
Les oiseaux ne chanteront plus aux bocages.
Les choses fleuries, — délicieusement, — dont on faisait les bouquets, ont disparu.
Les émanations, secouées dans l'air par la brise, s'en sont allées et les hirondelles, chercheuses d'autres brises, d'autres soleils, s'assemblent, tourbillonnent, prêtes à s'envoler aux pays bénis du ciel, où rien ne meurt, verdure, haleine des fleurs, pépiement des oiseaux, dans un printemps éternel.

Là, entre le bleu pur des flots et l'azur des nues, est le pays des aurores nacrées et des couchants orangés.
Dans les émerveillements de la pleine lumière, vont s'ébattre les hirondelles, longeant les côtes retentissantes des rumeurs qu'apportent les émigrants ailés.
En quête d'un nid où se reposer, elles ont abandonné les pays où tout se dépouille, meurt, disparaît, pour ceux-ci, — bénis du ciel, — où tout renaît et relleurit sans cesse.
O ce renouveau des féériques tableaux de la Côte d'Azur ! Tableaux changeants suivant les heures, machinant, comme un idéal opéra, de toujours nouveaux effets.

Des silences tombent, à mesure que monte le soleil.
Les brutalités de coloration, qui sont la note du plein jour, se fondent, peu à peu, pendant que vibrent les trilles joyeux des invisibles bestioles.
Et on croit entendre la voix des rochers mangés par le soleil, des galets qui brûlent la main, des brins d'herbe, des buissons étranges.
La voix de la terre, lézardée comme une vieille muraille, mais où des arbres, au frais de la nuit, se balancent comme des encensoirs.

Les bocages, aux silhouettes fantastiques sous la lune, allongent leurs

ombres, dessinant des invraisemblances, comme couverts d'un drap de gaze laiteuse.

C'est une confusion de masses, enlevées en noir sous le blanc des rayons lunaires, avec, entre les pentes, des lueurs bizarres comme des phosphorescences de lampyres, qui sont les lumières des villas, jetées au hasard dans les vals, sur les crêtes, aux flancs des collines Alpestres.

SILVIO.

SES ARMES

Le petit Louis. — Henri, il faut que l'un de nous succombe. Je te défie pour un combat à mort ! Quelles armes choisis-tu ?
Le petit Henri. — Les poings de mon grand frère.

PLUS FORT

Bibi. — J'ai vu dans un journal que la reine avait soixante pianos et qu'elle ne jouait jamais sur aucun.
Tapin. — Ça c'est rien ! Je connais une femme qui n'a qu'un seul piano et qui fait du bruit avec comme s'il y en avait soixante.

Je me suis associé avec la Pauvreté pour le commerce des vers.

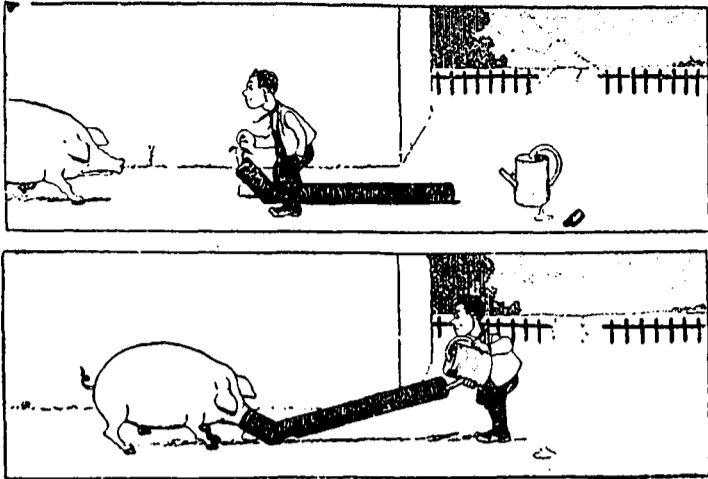
CALDERON.

DIFFICILE A TROUVER

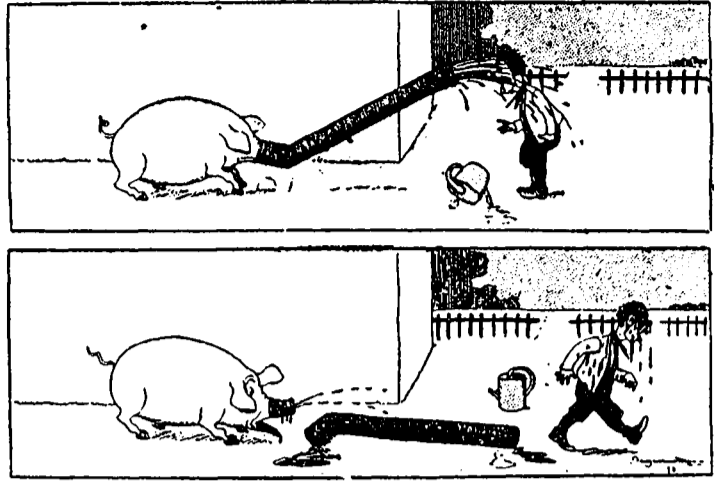


Monsieur Bizot. — Avez-vous vu, Lamalico, ces voitures de bébé qui viennent d'arriver à Québec, elles roulent sans faire le moindre bruit. C'est merveilleux.
Monsieur Lamalico. — Je ne les ai pas vues, Bizot ; mais ce que je voudrais, moi, c'est un bébé qui ne fasse pas de bruit.

QUI MÉRITAIT PUNITION



I Le jeune Laripète est toujours à l'affût de quelque tour à jouer aux animaux, c'est pour cela qu'avisant un brave cochon et, tout près, un arrosoir d'eau et un tuyau de paille, son esprit inventif eut vite fait de trouver une mauvaise farce. — II Aussitôt pensé, aussitôt exécuté ; le groin rose du pachyderme est introduit dans le coude du tuyau, lui donnant, grâce à cette trompe d'un nouveau genre, une vague ressemblance avec son cousin l'éléphant. Puis le mauvais drôle verse, à



l'autre extrémité, le contenu de son arrosoir. — III Mais, juste retour des choses d'ici-bas, notre cochon, peu séduit par ce cocktail à la suite, pousse quelques grognements, soufflé comme un phoque et inonde ce polisson de Laripète. — IV Bien fait, n'est-ce pas ? et si le sort fait à ce méchant gamin n'est pas digne d'envie, nous ne pouvons que nous associer à la satisfaction du compagnon de St-Antoine qui suit d'un œil goguenard la fuite de son ennemi.

TRIPTYQUE CHRÉTIEN

I — Le Symbole

VITRAIL.

Sous le cintre où le jour s'envole par degré,
Se dressant hautement dans sa sveltesse étrange
Et sa gloire de verre, un Saint-Michel Archange
Foule, victorieux, le Dragon éventré.

Le ciel s'ouvre, sanglant et fleuri comme un pré ;
Alle au vent, le héros surgit du gouffre orange,
Et le long de l'azur dont sa robe se frange
Serpentent lourdement ses cheveux d'or cendré.

Ecrasant, hérissé, le monstre sous le glaive,
Sur sa croupe d'orgueil, qu'un soubresaut relève,
Superbe, il a posé son pied éblouissant.

Un sourire hardi détend sa lèvre altière
Et le rêveur croit voir, dans l'ombre qui descend,
Apparaître l'Esprit, vainqueur de la Matière.

II — La Légende

AUBE

Par les monts où sa Croix à la fin rayonna,
Au milieu du brouillard, noyant sa silhouette
Frissonnant, les pieds nus et la face inquiète,
Jésus-Christ s'en allait aux noces de Cana.

De ses amis joyeux et criant hosanna,
Le chœur blanc l'escortait dans l'ombre violette,
Et sans doute à leur voix, devant l'humble Prophète,
Souvent l'obscur chemin d'espoir s'illumina

Ils passaient ; les figuiers, vêtus de brume claire
Émergeaient lentement au jour crépusculaire ;
Des profondeurs montaient des grincements d'essieu ;

Une flamme courait à l'horizon bleuâtre,
Et sur la Galilée, aux yeux ravés du père,
Se levait le soleil du royaume de Dieu.

III — L'Idée

NOTRE-DAME DE PARIS

Comme des morts fixés sur le seuil du Néant,
Dans des poses que l'Art multiplie et complique,
Des êtres de granit gardent la basilique,
Étagés au fronton de son porche béant.

L'Au-delà resplendit, effroi du mécréant,
Sur leur face noircie et parfois diabolique ;
Leurs yeux funèbres voient l'embrassement biblique
Du Monde où le sculpteur vivait en les créant.

Sous des formes de pierre, aux murs de cette Eglise
Un songe glorieux et pur se cristallise ;
Dans ses vitraux flamboie un Idéal vainqueur ;

Et gueule d'oï, sans trêve, un flot d'horreur ruisselle,
S'élançant hors du toit, ses gargouilles en chœur
Crachent sur le Réel une insulte éternelle.

LUCIEN BARDES.

pourvue de petites rentes et n'ayant d'autre enfant que moi, paraissaient presque riches. Mon consentement spontané au "mariage" avec Lucien ne fut donc entaché d'aucune pensée intéressée : d'ailleurs, nous avions quatorze ans l'un et l'autre, — lui deux mois de plus que moi. A cet âge, l'argent n'embarrasse guère les projets.

Nous fûmes, Lucien et moi, de gentils amoureux... Il était extrêmement timide, très bon, quoique un peu "en dessous," comme l'on dit ; je le menais à ma guise. Je lui avais imposé la conviction qu'il était mon mari : il l'acceptait. Être mon mari, cela consista, entre quatorze et dix-huit ans, à vivre dans mes jupes, comme un petit frère en vacances, les mois d'août et de septembre. Nous nous embrassions quelquefois : cela nous donnait à peu près autant d'émotion que les tapes et les chiquenaudes qu'il nous arrivait aussi d'échanger... (Je commence à croire, après quarante-trois ans de tranquillité, que je suis d'un tempérament assez froid ; quant à Lucien, jusqu'au moment où il me quitta, c'était une vraie petite fille, et le plus innocent des deux n'était peut-être pas moi).

A dix huit ans, il fallut nous séparer. Les Letertre, grâce à la protection d'un député de l'endroit, avaient trouvé pour Lucien une position inespérée : on le donnait comme compagnon de voyage à un Anglais très riche, lequel voulait, ayant toute sa vie parcouru le monde pour

ses affaires, le visiter enfin pour son plaisir. Il souhaitait un jeune Français pour lui tenir société, estimant que la conversation des Français est plus particulièrement vive, spirituelle, divertissante. Lucien, malgré le chagrin réel qu'il montra de me quitter, me parut enivré de la pensée de parcourir le monde... Les projets d'avenir ne furent pas oubliés :

— Dès que le vieux marchand de savons (c'était l'Anglais : *Robinson's*

UN QUI EST DE L'ÉPOQUE



Le petit Bidou. — Allons, maman, dis-moi franchement si un cigare pourrait me faire mal aussitôt après mon bain pris ?

LE MARI DE Mlle HEUDIER (1)

Je crois que je ne vais plus encombrer longtemps cette vallée de larmes. Il n'y avait qu'un événement dans ma vie de vieille fille résignée, et, somme toute, assez gaie malgré les années et la solitude. Voilà que cet événement disparaît ; il n'est plus, il n'a jamais été : c'était une erreur. Il me reste ma chienne Moustache, mon harmonium et le souci de mon salut éternel... Hum ! c'est maigre. Si j'étais une jeune personne en mal d'amour, j'aurais au moins la ressource d'écrire mes chagrins secrets sur un petit cahier joliment relié... Mais on ne prend pas d'habitudes nouvelles à quarante-trois ans !

J'ai été amoureuse et aimée depuis l'âge de quatorze ans jusqu'à ces quarante-trois ans-là : jusqu'à hier, deux heures et demie. Y a-t-il beaucoup de beautés professionnelles, à Paris ou à Londres, qui pourraient se vanter d'autant ? Et jamais de dispute, jamais d'infidélité, vingt-neuf années de parfait amour.

Voici comment cela avait commencé :

Mon père était un modeste employé des contributions, un de ceux qui n'arrivent jamais aux grades supérieurs parce que, chaque fois qu'une bonne place est vacante, un autre, moins timide ou plus protégé, se hâte de la prendre. Il a végété jusqu'à sa mort dans le canton de la Sarthe où on l'avait nommé au lendemain de son mariage, où je suis née, où j'ai été élevée.

C'est là, à Givry, que je fis la connaissance de "mon mari." Tout de suite, mes parents, les siens et moi nous l'avions appelé ainsi, ce petit Lucien, qui venait à chaque vacance passer deux mois chez ses parents, nos voisins. C'était le fils d'un contrôleur des Directes, brave homme chargé de famille qui avait grand-peine à nourrir, de son pauvre traitement, une femme et cinq enfants. Auprès des Letertre, mes parents,

(1) Lettres de Femmes.

Soap) m'aura donné assez de guinées, je le lâcherai et je reviendrai t'épouser...

Combien de temps faudrait-il pour avoir assez de guinées?... Nous ne précisons pas ; mais évidemment ce serait un temps très court, et le mariage n'était plus qu'une affaire de mois. Je me grisai un peu à l'ivresse de Lucien : il y eut des rires, avec des larmes, dans nos adieux.

Ceci se passait il y a... vingt-cinq ans. Vingt-cinq ans ! Ce qui suffit à une femme ordinaire pour fonder sa famille et, souvent, pour voir une autre génération succéder à ses enfants ! Moi, j'ai attendu le mariage, la famille, la vie, pendant vingt-cinq ans. Je sais bien qu'on ne me croirait pas, ou qu'on me croirait folle, si je faisais cette confidence à tout autre qu'à moi-même. Pourtant, c'est la vérité. Vingt-cinq années durant, ma seule raison de vivre et de trouver la vie presque agréable fut que j'aimais quelqu'un et que ce quelqu'un m'aimait. La destinée ne me gâtait pas : je perdis mon père, puis ma mère ; le peu d'argent que je possédais fut diminué de moitié, un jour, par l'infidélité d'un notaire : je restai tout de même vivace et pleine d'espoir, confiante dans la revanche que me gardait l'avenir...

Sans avoir une seule fois, en vingt-cinq ans, revu Lucien ?

Oui, sans l'avoir revu. J'ai cru sincèrement tout ce qu'il m'écrivait, car, pendant ces vingt-cinq ans, j'ai reçu de Lucien, assez régulièrement, des lettres où rien ne démentait nos espoirs d'avenir, et qui, toutes, me semblaient empreintes de la même bonne amitié que je mettais dans les miennes. Il en voyait, du pays, pendant ce temps-là, ce petit Lucien : l'Égypte, la Russie, l'Inde, les Amériques, il lui fallait parcourir tout cela en compagnie de *Robinson's Soap*... De temps en temps, il traversait la France ; mais si vite, si pressé, que toujours il lui manquait les vingt-quatre heures nécessaires pour toucher à Givry et voir "sa femme." Sa femme ! Il m'appelait toujours ainsi dans ses lettres. Moi, je répondais : "Mon cher mari."

PAS SUR DU TOUT



Maisme. — Oui, Edmond, les docteurs sont d'accord pour dire que maman est perdue.
Monsieur. — Ne perds pas espoir, ma chère ; ces imbéciles de médecins se trompent si souvent.

"Non, je l'ai perdu de vue..." et de demander quelques détails. Elle me les donna sans se faire prier. Le ministère l'ayant envoyée en mission en Angleterre pour étudier l'organisation des écoles ouvrières, elle avait passé récemment quelques jours dans les manufactures du centre. Et qui avait-elle rencontré, à Derby, dans la fabrique de *Robinson's Soap* ? Tout simplement *mon mari*, Lucien Letertre, héritier du vieux Robinson, marié, père de trois enfants...

Quand je me suis retrouvée toute seule, j'ai un peu pleuré, puis je me suis moqué de la vieille bête que j'ai été, de croire qu'un homme reste fidèle vingt-cinq ans à un souvenir. Il est vrai que moi, à ce même souvenir, j'ai donné toute ma jeunesse, et une certaine beauté qui eût pu me valoir un mari peut-être... Je me mis à écrire à Lucien sur ce ton, lui reprochant surtout le mensonge inutile de ses lettres. Puis la réflexion m'arrêta. Grâce à ce mensonge, j'ai tout de même vécu vingt-cinq années presque heureuse. J'ai été mariée, pendant vingt-cinq ans. Qu'eussent-elles été ces vingt-cinq années, sans l'illusion où Lucien m'a entretenue ? Peut-être il a compris cela, lui. C'est ce qui l'a empêché de me dire, il y a neuf ans, quand il s'est marié :

—Ma pauvre Adèle, il ne faut plus penser à moi...

Soyons forte et ne pleurons pas trop. J'ai imaginé vingt-cinq ans que j'étais mariée ; aujourd'hui, je suis veuve ou divorcée, voilà tout. Et puis, j'y pense... Il a trois enfants. Si je lui écrivais une bonne lettre, bien affectueuse, pour lui demander de m'en envoyer un, un que j'élèverais ici, moins richement que là-bas, peut-être, mais comme un petit Français, parlant la langue que parlait son père, lorsqu'il était amoureux de moi ? Vrai, Lucien ne peut pas me refuser cela ; et, d'élever ce petit, cela me ferait peut-être prendre en patience le chemin qui va de ma maison au cimetière...

Hier, vers deux heures, comme j'étudiais sur mon harmonium un morceau que je dois jouer à l'église dimanche prochain, ma petite domestique vint m'avertir qu'une dame me demandait. C'était une amie de mes parents, devenue un personnage assez important dans l'Université : inspectrice générale des écoles primaires, je crois. Elle s'arrêtait à Givry, bien aise de montrer sa fortune à ceux qui l'avaient connue jeune fille. Nous causâmes environ une demi-heure, nommant tour à tour ceux que nous avions connus. A la fin elle me dit :

—Et M. Letertre, êtes-vous toujours en relation avec lui ?
—Lucien Letertre ?
—Oui, celui qui est marié en Angleterre, dans le Derbyshire.

J'eus la force de répondre :

PRENEZ L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ DU DR FRED. J. DEMERS,

contre la Fatigue ou Epuisement Cérébral, Idées Fixes, Scrupules, Maladies Nerveuses, Débilité Générale.

(Voir l'annonce)

JUSTIFICATION



La maman. — Comment, Freddie, c'est toi que je trouve battant ta petite sœur ! Et tu n'as pas de honte, à ton âge ?
Freddie. — Non, c'est tante qui m'a dit de le faire.
La tante Brigitte. — Comment, petit menteur, tu oses dire cela ? Moi qui t'ai dit que si tu battais encore ta petite sœur, je ne t'embrasserais plus jamais !
Freddie. — Eh bien ! Est-ce que je pouvais perdre cette chance là ?

Me voilà toute ragaillardie à cette idée. Allons ! vieille folle d'Adèle Heudier, prends tes lunettes et ta meilleure plume, écris à l'héritier de *Robinson's Soap*.

Avec un peu de courage et de bonté, on a toujours raison de la méchante destinée. Tu seras mère, comme tu as été mariée : en imagination !

MARCEL PRÉVOST.

SIMPLE COMME TOUT

Louise (6 ans). — Sais-tu bien que c'est Adam qui a donné tous les noms aux animaux ?
Juliette (4 ans). — Ah ! Et c'est lui qui a donné le nom à l'éléphant ?
Louise. — Mais certainement.
Juliette. — Et comment a-t-il fait pour l'appeler éléphant ?
Louise (doctoralement). — Mais c'est simple comme tout. Je suppose qu'il a regardé l'éléphant et qu'il lui a dit : Toi tu as l'air d'un éléphant ; à l'avenir, c'est comme ça que tu l'appellera.

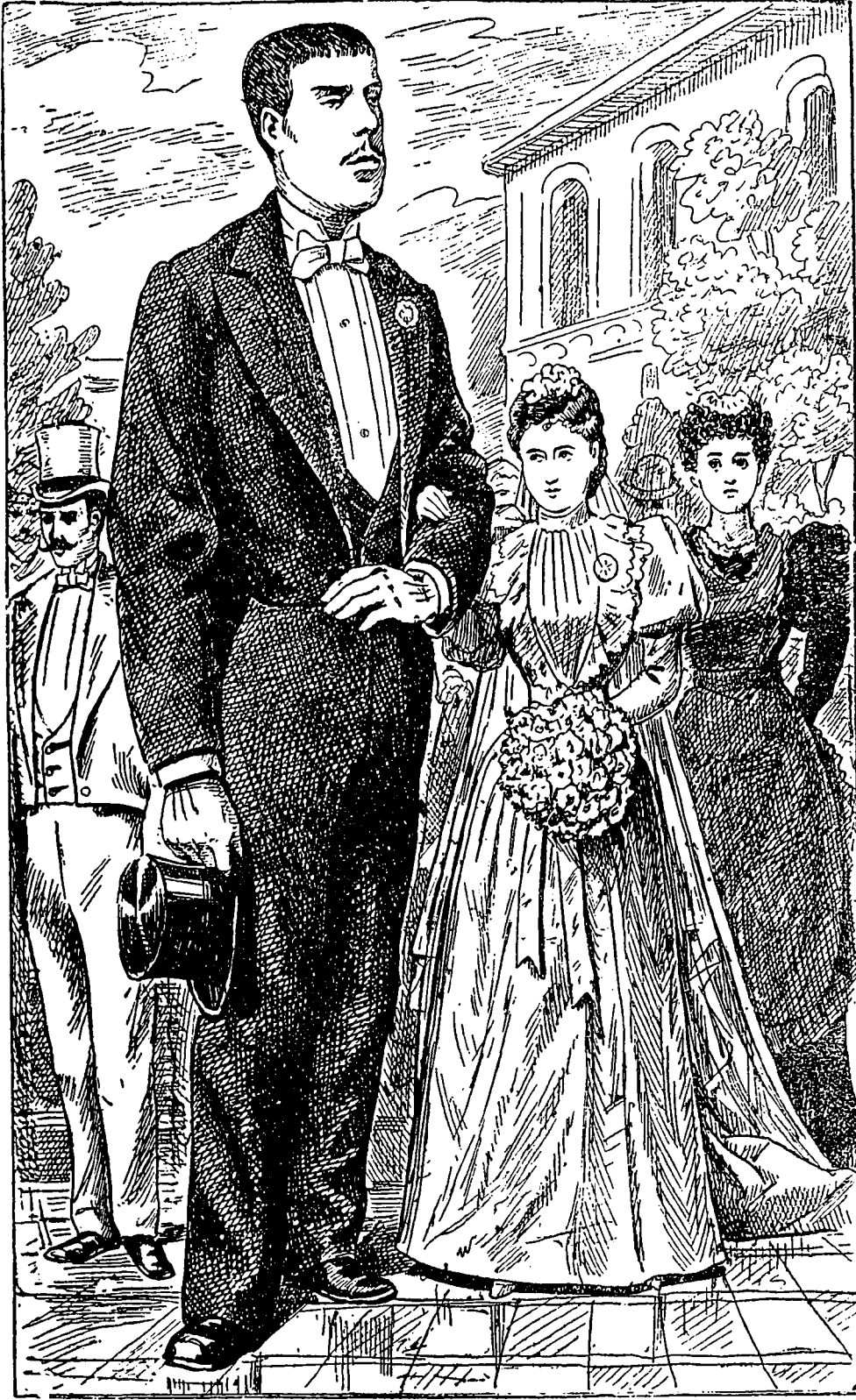
Il est curieux de noter la facilité avec laquelle on peut laisser passer inaperçu un phénomène, quelque frappant qu'il soit, lorsqu'il n'a pas encore été observé. — DARWIN.

LA PREUVE



Le client. — Dites donc, ce n'est pas le même savon dont vous vous servez habituellement, il me semble ?
Le barbier. — Non, monsieur ; mais comment vous en êtes-vous donc aperçu ?
Le client. — Il n'a pas le même goût.

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



LE GÉANT DE PARIS.

A Paris, près de l'antre
Je naquis un beau matin
De décembre.



AINSI chante Risetete, l'héroïne des Millions de la man-sarde, un vieux mélo bien démodé aujourd'hui, mais qui a fait couler les larmes d'une génération entière... il y a cinquante ans !

Cette chanson, un grand et beau garçon qui naquit, il y a quelques 24 ans, aurait pu aussi la chanter, car rarement homme a reçu de la nature plus que celui dont nous donnons le portrait aujourd'hui.

Notre héros est donc, comme nous l'avons dit, natif de Pantin, un des faubourgs de Paris ; à l'âge de 24 ans il atteint la taille respectable de 2 mètres 19 centimètres (7 pieds 2 pouces), et pèse 178 kilos (392 livres). Comme on le voit par notre dessin, exécuté

d'après une photographie transmise par un photographe amateur de la localité, il dépasse d'un tiers la taille assignée ordinairement à l'humanité.

Un détail typique ; son pouce couvre facilement une pièce de cent sous d'argent.

Comme il est assez difficile, avec une taille semblable, de passer inaperçu et que la curiosité publique nuirait vraisemblablement à la pratique d'un métier quelconque, "Le Géant Pantinois" s'exhibe dans les fêtes publiques, profession qui, comme on le peut remarquer, paraît lucrative et peu fatigante.

L'heureuse épouse du "géant", qui l'avait remarqué dans une fête et s'en était violemment éprise, est de belle taille, mais cet avantage disparaît complètement quand elle est au bras de son mari, sur lequel en outre se reporte toute l'attention des curieux.

Nos meilleurs souhaits de prospérité aux nouveaux époux.

* *

A l'heure où paraîtront ces lignes, l'anarchiste italien qui vient d'assassiner l'éminent homme d'état espagnol, Canovas del Castillo, a payé à la société la dette de son crime.

Qu'il nous soit permis de fixer, par quelques lignes, la physionomie de l'homme politique dont la mort violente vient de terrifier l'Espagne. Né à Malaga, en 1830, Canovas del Castillo commença jeune sa carrière politique, car nous le trouvons, en 1852, député aux Cortès où, depuis cette époque, il a toujours siégé sans interruption. Dans presque tous les cabinets conservateurs il tint un portefeuille et fut, en 1874, le chef actif du mouvement qui, le 31 décembre et après un essai du régime républicain, rétablit la monarchie en Espagne par la proclamation d'Alphonse XII. Premier ministre à l'avènement du jeune roi, il devait occuper cinq fois et jusqu'à la fin de sa carrière, ce poste d'honneur ; président de la chambre en 1883, il avait, en 1895, repris le pouvoir dans les circonstances les plus critiques, avec l'agitation anarchique à l'intérieur, les insurrections à Cuba et des Philippines à l'extérieur. Soucieux de concilier les idées libérales avec les principes monarchiques dont il était imbu, partisan du suffrage universel, Mr Canovas possédait l'estime de tous, y compris même ses adversaires politiques.

Emilio Castelar, le chef incontesté du parti républicain a été, en effet, un des premiers à rendre justice à la mémoire du célèbre homme d'état, en apprenant sa fin tragique.

On sait que le dimanche, 8 août, dans une petite localité espagnole, Santa Agueda, où il prenait les eaux, il fut, à l'heure du déjeuner frappé dans la galerie de l'hôtel, de trois coups de revolver par un anarchiste italien. Une heure après Canovas del Castillo expirait entre les bras de sa femme.

C'est le deuxième crime politique commis par un italien et il faut avouer que, si c'est un hasard, il est, tout au moins extrêmement fâcheux pour la bonne renommée du jeune et ambitieux royaume, satellite, quand même et quelquefois malgré eux, des Empires anglais et allemands.

* *

C'est le 11 juillet dernier que le nouveau pont Faïdherbe, à Saint-Louis du Sénégal, commencé en 1895, était inauguré en présence des autorités de la colonie. Il remplace le pont primitif construit en 1865, par l'ancien gouverneur de la colonie, alors colonel Faïdherbe, dont il portait également le nom.

Le nouveau pont, tout en acier, mesure 520 mètres de longueur, 11 mètres 20 de largeur et est composé de 6 travées de chacune 78 mètres, avec une hauteur de 9 mètres au niveau de l'eau. Une section tournante, de 73 mètres d'ouverture, permet aux navires le libre parcours du fleuve, par deux passes de chacune 30 mètres d'ouverture.

Le jour de l'inauguration, l'avis de guerre "l'Ardent" a franchi le premier l'une des passes aux applaudissements des spectateurs.

Avec le beau pont de Saint-Louis, l'Afrique française possède, sans contredit, un des plus superbes spécimens des ponts métalliques modernes.

Il est aussi remarquable par ses dimensions que par sa structure et son élégance.

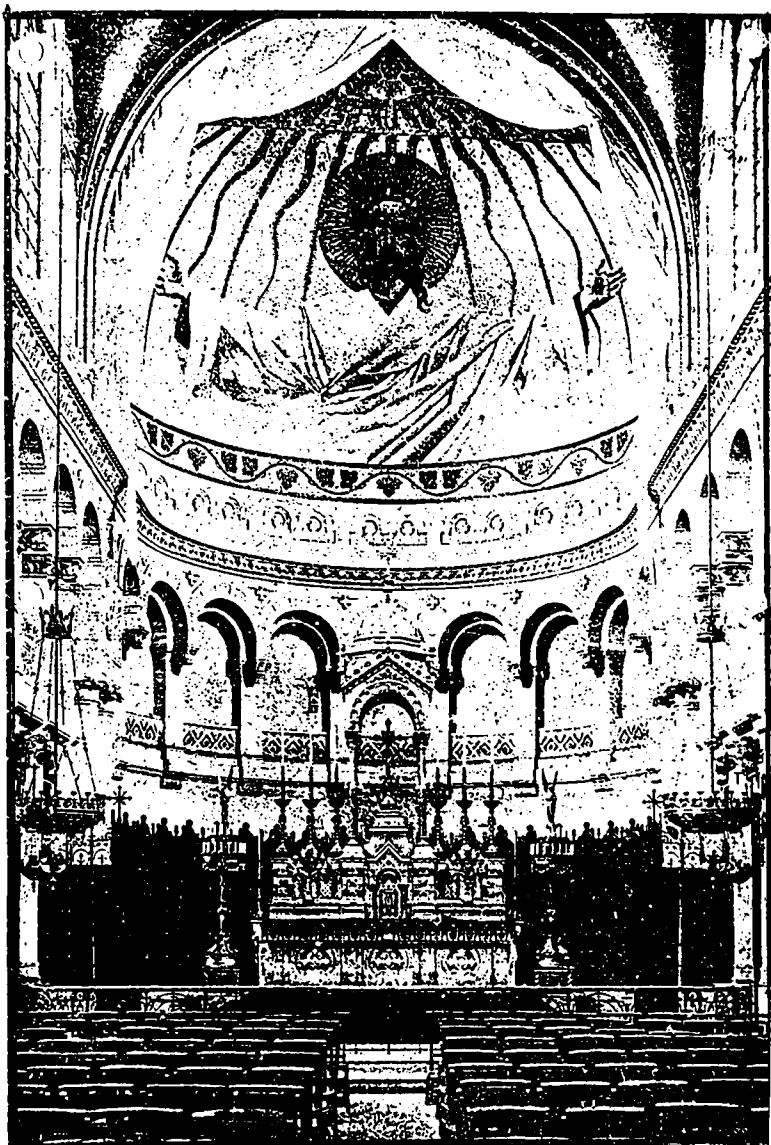
* *

A la chapelle des Domiricains, à Paris, le peintre James Tissot vient de terminer une peinture du plus haut intérêt.

C'est un Christ vu à mi-corps, ouvrant d'un geste large ses bras à l'humanité. La tête, d'une beauté supérieure, respire la dou-



CANOVAS DEL CASTILLO.



LA CHAPELLE DES DOMINICAINS, A PARIS.

œur et une mystérieuse majesté, relevant de l'art religieux des Byzantins, ces "maîtres du décor."

Aidé des conseils du Rév. Père Sertillange, un des premiers critiques d'art en cette matière, le peintre s'est donné le problème suivant : réunir dans un visage humain la plus forte expression d'intelligence, de tendresse, et de beauté.

Et cette tête a deux mètres de hauteur, l'envergure du corps a 15 mètres et la seule phalange du petit doigt ne saurait être couverte par une main d'homme ! Tout a une signification symbolique dans chacun des tons et traits de cette étonnante peinture.

La bouche est entr'ouverte pour signifier le Dieu qui se communique, les lèvres un peu dans l'ombre, symbole de la parole mystérieuse, de même pour les yeux interrogateurs, sévères, profonds.

Cette sévérité est atténuée par la bonté douce d'un vague sourire. Les narines très souples, expriment la sensibilité, et le méplat accusant la forte attache nasale, dit la puissance.

Le fond de la décoration est d'azur, qu'irradient, de chaque côté, sept rayons d'or, un dernier éclairant le front.

Au-dessus de la tête, un triangle traversé d'une colombe symbolise la Trinité et l'Esprit Saint venant couvrir l'humanité arrivée, divinisée ; ce que répète le nimbe du Christ très ouvragé, symbole du précieux, du fini de sa vie.

On le voit, tout a été pour l'artiste, lignes et couleurs,

un mystérieux et poétique langage. C'est une peinture d'initié, colossale, constituant une très intéressante innovation. La coupe olympienne du visage, le rythme de la barbe, tout procède des pieux statuaires de la grande époque du XIII^e siècle.

C'est bien là le "Beau Dieu" des statues des cathédrales d'Amiens et de Reims. L'œuvre sera certainement discutée, mais nul ne pourra refuser à Mr James Tissot, le bénéfice d'une si intéressante excursion dans le domaine de la peinture mystique.

LOUIS PERRON.

FLÉCHIER ET L'HOMME DE COUR

Le célèbre orateur Fléchier, évêque de Nîmes, était fils d'un fabricant de chandelles. Un homme de cour, tout fier de sa naissance, fit sentir à l'évêque qu'il était fort surpris qu'on l'eût tiré de la boutique de ses parents pour le placer sur le siège épiscopal. Fléchier, sortant à regret de sa simplicité et de sa modestie ordinaires, répondit à son interlocuteur : "Avec de tels sentiments et une aussi exquisite politesse, Monsieur, il est probable que, si vous étiez né dans la même condition que moi, vous seriez encore fabricant de chandelles." L'homme de cour, sursautant éclairé par cette apostrophe, se garda bien désormais d'attaquer le digne et pieux évêque.

SEUL CONTRE DEUX

Madame (à son mari qui revient du club et se prépare à sortir de nouveau).—Comment, tu sors encore ?

Monsieur (un peu émêché).—Ou...i... je vais me... sui...ci...der. Quand tu étais... une c'était déjà assez. Mais à présent... quo... tu es... deux... je lâche... Plus moyen...

LE BARBIER DE LA BASTILLE

M. Linguet vit entrer dans sa chambre, peu de jours après son arrivée à la Bastille, un homme à l'air vif et dégagé qui lui donna quelque frayeur. "Qui êtes-vous ?" lui dit Linguet. — Je suis, répondit l'inconnu, le barbier de la Bastille. — Parbleu ! répliqua brusquement le prisonnier, vous auriez bien dû la raser."

DEUX HEURES DU MATIN

Bouleau.—Quelle belle nuit ! Ciel brillant, des étoiles, pas le moindre signe d'orage.

Rouleau.—Il y en aura pourtant un avant peu. Quand j'arriverai à la maison.

UNE VRAIE OCCASION

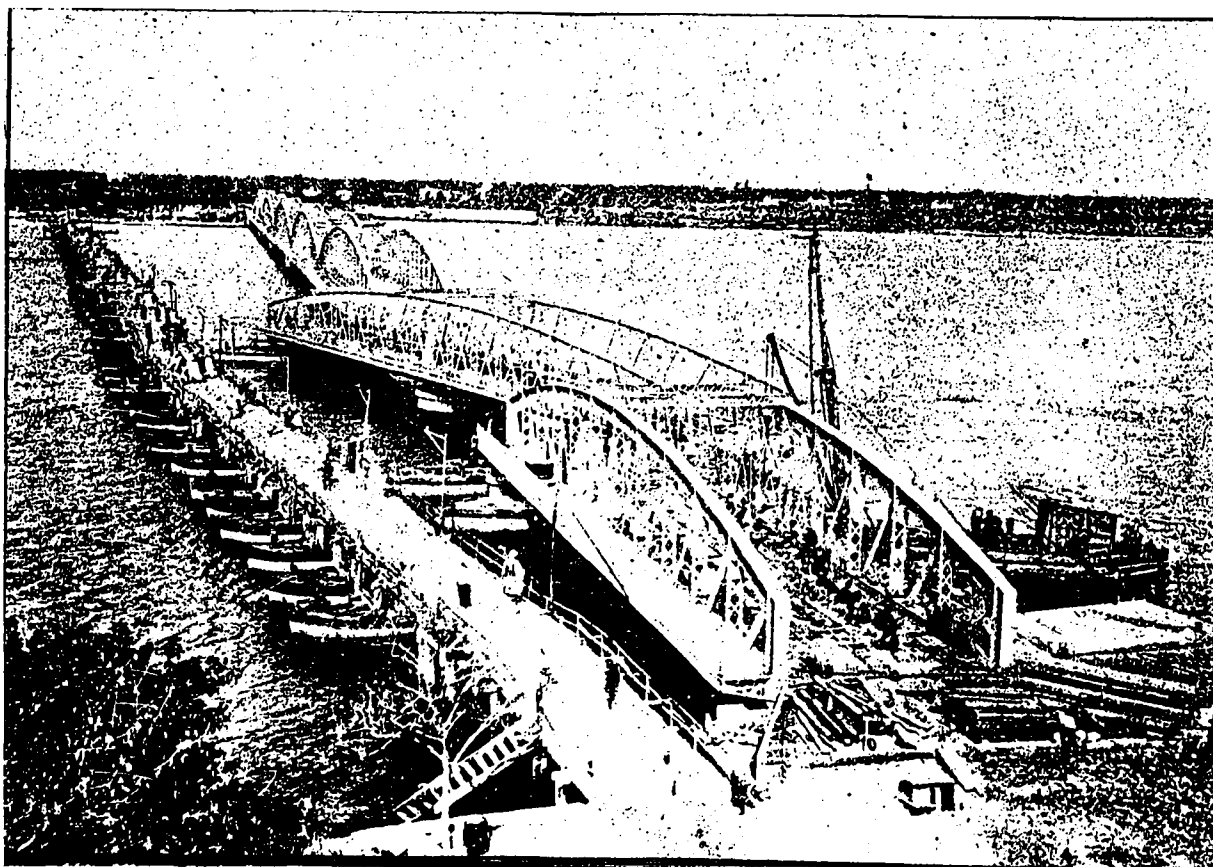
Lui.—Comme tu vas me manquer quand je serai là-bas, bien loin dans les pays étrangers !

Elle.—Oh oui, toi aussi ! Mais tu m'écrira souvent. Quelle chance pour moi d'augmenter ma collection de timbres-postes.

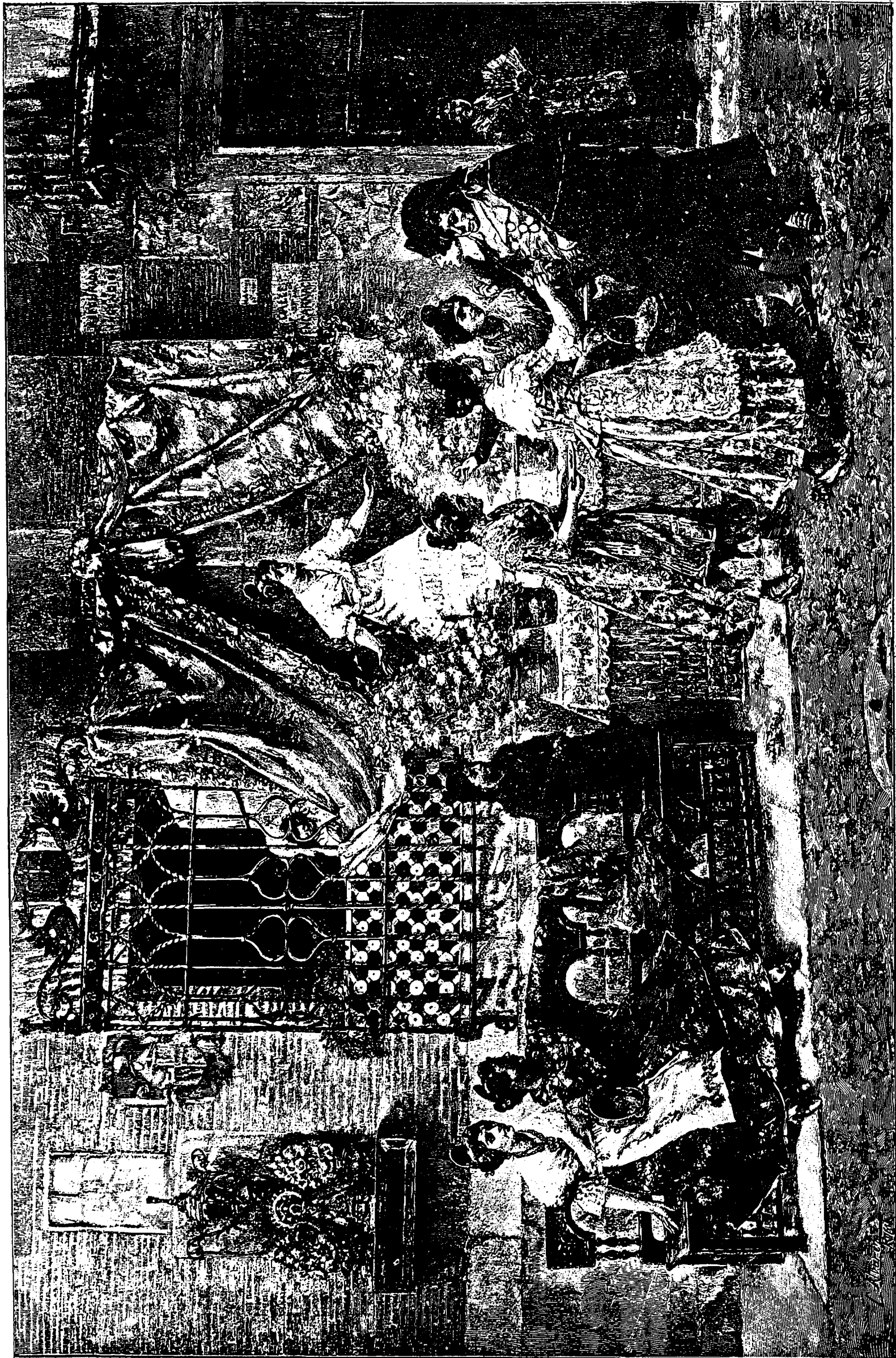
GOUTS DÉLICATS

Le médecin.—Madame, je crains beaucoup pour votre mari ; il est frappé de paralysie.

La dame.—Vraiment, docteur, j'en suis bien aise ; je craignais que ce ne soit de la prostration nerveuse et c'est une affection si commune.



LE NOUVEAU PONT FAIDHERBE, A SAINT-LOUIS DU SÉNÉGAL.



EN ESPAGNE — LA FÊTE DE LA MADONE.

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 17 JUILLET 1897

Les Enfants Martyrs

DEUX INNOCENTS

DEUXIÈME PARTIE

Par les Grandes Routes

VIII

(Suite)

—Oui, tu as raison, tout, plutôt que cela... Mais il faut que nous marchions... je me sens tout engourdi... Et toi ?

—Moi aussi.

—Et nous n'avons plus l'eau-de-vie de Jennekin pour nous soutenir... Courage, ma Bertine, nous trouverons bien une maison habitée... On nous indiquera notre route... Viens.

Ils se traînent, harassés, par les taillis.

La neige tombait depuis quelques instants à gros flocons. Ils en étaient tout couverts. Ils allaient, la tête baissée, se tenant par la main, grelottant, peureux. Ils gardaient le silence. S'ils avaient essayé de parler, maintenant, ils auraient éclaté en sanglots. Mais voilà que Charlot serre le bras de Bertine. Des voix se font entendre. Ils ont à peine le temps de se jeter à plat ventre dans les broussailles, de s'ensevelir dans un effondrement de hautes fougères couchées sous lesquelles ils se glissent.

Et ils restent là, invisibles.

Charlot, seulement, risque un peu la tête hors de ce sépulcre blanc de neige et inspecte les environs.

Il veut voir.

Si ce ne sont pas des douaniers, si ce sont des paysans ou des fraudeurs, ils seront sauvés !...

Les voix se rapprochent.

Une dizaine d'hommes apparaissent. A leur costume sombre, qui paraît noir dans la nuit neigeuse, à leurs fusils, Charlot a reconnu les douaniers.

Mais leur allure est singulière.

Deux marchent en tête le fusil en bandoulière. Derrière eux quatre hommes portent un brancard fait de branches d'arbres entrelacées.

Et sur ce brancard un homme est étendu.

Ce cortège est lugubre.

Les quatre porteurs marchent en cadence et leurs fusils se balancent et sautent à chacun de leurs pas.

L'homme étendu là, quel est-il ? un des leurs ?

Charlot ne peut pas voir encore. Ils sont trop loin. Mais ils vont passer près de lui, très près, et il distinguera.

Si les douaniers avaient eu un chien avec eux, les deux enfants étaient éventés, étaient perdus.

Mais le cadavre de Ronflaud gisait raide dans le fond du bois déjà tout couvert de neige.

Cela les sauva.

Les douaniers passèrent, ne se doutant pas de leur présence.

Et Charlot, effaré, qui venait de reconnaître le visage blême à la bouche ouverte et sanglante, le crâne emporté par une balle, de l'homme sur le brancard, Charlot, bégayant, murmurait à l'oreille de son amie :

—Bertine ! ma Bertine ! Ils ont tué Jennekin... .

C'était vrai ! Jennekin était mort. Pimperlot avait été pris d'une rage folle en découvrant le cadavre de Ronflaud. Il aimait ce chien comme il eût aimé un homme. La colère l'aveugla, lui enleva toute présence d'esprit. Il glissa une cartouche dans sa carabine, et Papillon bondissant sous bois à distance, il avait tiré. Le chien roula, se releva, roula, puis, en se traînant, disparut dans le fourré en hurlant.

—Il n'ira pas loin ! dit Pimperlot.

Et il glissa une seconde cartouche.

Il avait eu le temps, malgré la nuit, de reconnaître Papillon. Du reste, les traces relevées sur la neige lui avaient fait soupçonner dans la forêt, en avant de lui, la présence de Jennekin. C'était donc Jennekin qui avait cassé les reins de Ronflaud.

Le hardi fraudeur aurait échappé, cette fois encore, à ses ennemis, s'il n'avait été entouré. Les deux lignes de douaniers se resserraient sur lui, l'une en avant, l'autre en arrière. C'est une tactique habituelle sur la frontière. Jennekin la connaissait, mais avait cru cette nuit-là, n'en avoir rien à craindre.

Ce fut ce qui le perdit.

En courant, toujours sa charge sur le dos et point gêné par elle,

il s'était heurté contre Pimperlot. L'attaque avait été si imprévue que le brigadier, surpris, avait roulé dans la neige.

Mais il se releva et fit feu, presque au hasard, sans viser.

La balle frappa Jennekin en plein crâne et lui enleva une partie de la boîte osseuse.

Il tomba raide, sans un cri, tué du coup.

Papillon disparu, Jennekin mort ! Les deux petits, épouvantés, se redisaient cela intérieurement. Ils se voyaient jetés, malgré eux, dans toute une série de catastrophes.

Une épouvante horrible leur serra le cœur.

Quand les douaniers furent passés, et qu'on n'entendit plus rien, Charlot murmura :

—Viens, Bertine, viens !

Mais la jeune fille d'une voix faible :

—Non, j'ai trop peur... Et puis, je me repose ici, sous la neige... Il me semble que j'ai chaud... J'ai envie de dormir... Si je pouvais dormir, cela me ferait du bien, et après je marcherais plus longtemps... .

—Non, non... ne t'endors pas, j'ai lu dans un livre que c'était la mort... Résiste... Viens... Ecoute-moi, ma Bertine, écoute-moi !

—Non, je t'assure, mon Charlot. Je suis heureuse... .

Elle s'était couchée dans la neige. Les fougères, cassées par le froid, retombaient sur son frêle corps en un feuillage glacé. Et la neige drue qui venait du haut des arbres, interminablement, les ensevelissait peu à peu de sa ouate immaculée. C'était vrai. Elle sentait un bien-être étrange, comme elle n'en avait éprouvé de sa vie. Une grande douceur descendait en elle, en tous ses membres. Elle avait très chaud aux pieds.

Elle ne voulut pas bouger.

Et Charlot lui-même commençait à ressentir les mêmes singuliers symptômes d'étourdissement. Il s'était levé, tout à l'heure, et tirant Bertine par le bras, il avait essayé de l'obliger à sortir de son inertie.

Et maintenant, il cédait comme elle à la fatigue, à la grande faiblesse qui suit toujours, — comme une détente des nerfs, — les émotions trop fortes ; à la nuit qui les enveloppait et les menaçait de son mystère ; à l'exemple de Bertine qui paraissait heureuse et dont le sourire lui disait :

—Etends-toi auprès de moi. Fais comme moi !... Dors !... .

Il se rassit et doucement se coucha contre la fillette. Elle chercha ses mains, avec peine. Déjà elle était engourdie... Et ils restèrent ainsi.

—Oui, disait Charlot, on est bien, et pourtant on dit que la mort vient prendre dans la neige,

—Qu'elle vienne, mon Charlot, nous ne sommes pas si contents de la vie qui nous est faite. Nous avons eu aussi trop de misères partout. Ce n'est pas notre faute. Nous n'avons pas mérité cela. Alors, si nous mourons, nous serons tranquilles. Nous ne penserons plus à rien. On ne nous fera plus de peine, nous n'aurons plus rien à craindre de personne. Vois-tu, Charlot, je suis sûre que ce serait comme ça toujours. Alors, j'aime bien mieux mourir tout de suite.

—Oui, peut-être, ça vaudrait mieux, Bertine.

Ils s'étreignaient les mains. Ils avaient le visage tourné vers le ciel, invisible pour eux. On eût dit que déjà ils étaient dans un sépulcre, car la neige qui tombait était si épaisse qu'entre les nuages et les arbres il n'y avait pas discontinuité. Les arbres avaient l'air d'immenses fantômes blancs tendant partout leurs bras décharnés. Il n'y avait plus un souffle de vent, et dans la forêt où s'accomplissait ce drame de la misère, pas un cri d'oiseau nocturne, le lourd silence d'un cimetière.

—On est bien !... murmura Charlot.

—N'est-ce pas ? Je te le disais... .

—On est presque comme dans son lit.

—Oui ! Et même on respire mieux.

Ils se turent, Mais ils n'était pas endormis. Le froid peu à peu les anéantissait. Ils n'avaient même pas l'impression d'une douleur. Seulement une surexcitation étrange s'emparait de leur cerveau. Des rêves leur venaient, encore qu'ils fussent éveillés, avec des visions qui leur rappelaient des détails de leur vie, les choses surtout qui avaient laissé en eux des souvenirs moins tristes. Leur existence si courte, et pourtant si pleine de misères, était ainsi évoquée par le délire de leur imagination. Bertine bégaya, la langue presque déjà paralysée :

—Oh ! mon Charlot, comme je vois de belles choses... .

—Moi aussi, Bertine... moi aussi... .

—Des choses toutes blanches et très douces, j'entends rire autour de moi... .

—Qu'est-ce que tu vois, ma Bertine ?

—C'est dans l'église... Il y a beaucoup, beaucoup de monde... et au milieu, il y a des filles et des garçons ; les filles sont toutes en blanc... blanches comme de la neige... des robes blanches et de longs voiles blancs... .

—La première communion ?... .

—Oui. Et je suis au milieu d'elles. Et on me regarde quand je

monte à l'autel, et que je redescends... J'entends dire : " Comme elle est jolie, cette pauvre ! " Les mères avaient l'air tout à la fois de m'envier et de me plaindre...

Et la voix de plus en plus empâtée...

—Et toi, mon Charlot, qu'est-ce que tu vois !

—Moi, je vois aussi des choses toutes blanches... C'est dans les Ardennes, le premier pays où l'on m'a envoyé, en sortant de l'hospice... Ce que je vois, c'est en gardant les vaches, tout près de moi, des prairies toutes blanches. Il y avait tant et tant de marguerites qu'on aurait dit que c'était de la neige... comme aujourd'hui.

—Et qu'est-ce que tu vois encore ?

—Je vois encore des pommiers fleuris. Ils sont tout blancs aussi, comme si la neige tombait dessus... tout blancs, tout blancs, comme les arbres d'ici...

—Et qu'est-ce que...

Mais les lèvres engourdis n'étaient plus aucun son. Charlot lui-même ne parla plus. En sa tête tourbillonnèrent de gracieux paysages ensoleillés, bordés de bois, qui étaient blancs ; dans les paysages, des arbres blancs de fleurs, où passaient de belles vaches blanches comme la neige, où jouaient de petites filles gracieuses et douces qui sortaient de l'église, vêtues de vêtements blancs. Et le soleil était très chaud. Et tout le monde était heureux, les arbres, les prairies, les bêtes, les hommes. Et de partout tombaient sur eux des fleurs blanches, que le ciel généreux leur envoyait et qui finissaient par couvrir la terre. Il poussa un profond soupir, essaya de se remuer, et ne bougea plus... à côté de Bertine immobile...

Les fleurs de neige s'amoncelaient doucement sur leurs petits corps. Elle se posait avec la caresse légère d'un papillon blanc, on eût dit qu'elles prenaient garde de les réveiller. Une à une elles se plaçaient partout, sur toutes les parties du corps non recouvertes. Elles se collaient à leur cheveux. Elles glissaient sur le front et finissaient pourtant par s'y entasser. Elles effleuraient les lèvres, s'y fondant une première fois et finissant par triompher de la chaleur disparue. Elles s'alourdissaient sur les paupières closes, comme si elles avaient voulu les empêcher à tout jamais de se rouvrir au grand jour de la vie, au gai soleil et aux sourires.

Puis, sous les fleurs de neige, rien ne fut plus visible.

IX

Pas loin de là, dans les buissons, se traîne une pauvre bête blessée et gémissante.

C'est Papillon.

La balle du brigadier Pimperlot lui a brisé la patte, et celle-ci pend, à demi-détachée, au dessous du coude.

Il a fui au coup du fusil, courant tant qu'il a pu, malgré le sang qui faisait de longues traînées rouges sur la neige, marquant sa piste visiblement.

Puis la douleur et la fatigue ont ralenti sa marche.

Il est revenu, sautillant, sur ses pas, ne se trompant guère, malgré la neige qui effaçait les traces.

Il cherche Jennekin. Et de temps en temps il s'arrête, la gueule en l'air, hume la brise. Mais rien n'avertissait son instinct. Alors, il envoyait dans les arbres un hurlement lamentable, et la tête basse, presque le nez collé sur la neige, il reprenait sa course boiteuse. De temps en temps, une goutte de sang tombait. De temps en temps, une racine s'accrochait à la patte blessée et pendante. Il pleurait, s'abattait dans la neige, se tordait et léchait longuement sa blessure, avec de petites plaintes sourdes. Puis, il repartait.

Et voilà qu'il s'arrête tout à coup.

Ce n'est pas son maître qu'il sent là. Ce sont les enfants, ce sont ses deux nouveaux amis. Il remue la queue. Il cherche. Il tourne. Il reprend le vent. Il est dérouter. Il ne voit rien.

Mais l'intelligent animal ne reste pas longtemps en défaut.

Le voici, soulevant la neige avec son museau, devant un tertre qui semble une tombe.

Il découvre deux visages d'enfants.

Et son hurlement de frayeur, ses abois d'appel, retentissent dans la forêt silencieuse où la neige s'accumule.

X

Charlot et Bertine ouvrent les yeux.

Ils sortent enfin du sommeil léthargique qui les conduisait droit à la mort.

Mais leur intelligence n'est pas revenue.

Ils ne savent pas ce qui s'est passé. Ils ne comprennent rien. Ils ne se rendent pas compte.

Ils entendent qu'on parle auprès d'eux. Ils ne sont plus seuls. Qui est là ? Leurs yeux ne distinguent pas encore. Et des voix arrivent à Charlot comme déjà entendues quelque part. On les soigne. Dans leur gorge tombent des gouttes d'un liquide enflammé qui semblent dissoudre les glaces qui les entourent. De l'eau-de-vie !... Et c'est bien, en effet, la vie qui recommence à circuler

dans leurs veines !... Et ils reprennent, enfin, leur connaissance toute entière.

Charlot, se redresse, Bertine se soulève.

Auprès, deux êtres sont là qui attendent.

Et un chien, couché dans la neige, lèche son moignon sanglant.

Le chien c'est Papillon. Ils le reconnaissent tout de suite. Mais les deux êtres, Bertine les considère avec surprise. La nuit est toujours obscure. Elle ne les a jamais vus, voilà ce qu'elle se dit.

Quant à Charlot, il ne sait s'il doit se réjouir ou trembler, et même, tout à la fois, il éprouve deux sentiments de joie et d'épouvante, car, penchés sur eux, ce sont les visages de Borouille et de Criquet qui guettent leur retour à la vie.

Borouille et Criquet qui ne se sont pas quittés ! Ils vagabondaient dans le pays depuis quelques jours. Et traversant la forêt de Trébon, ils ont entendu les hurlements de Papillon, et ils ont sauvé Bertine et Charlot.

Et Borouille, goguenard, les mains dans les poches, les contemple, et il plaisante Charlot.

—Eh bien ! mon vieux frère, il était temps, hein ! Sans nous, vous alliez tous les deux casser votre pipe, mes amours. Ça t'apprendra, toi, Charlot, à te tirer des pieds quand tu te trouves dans la compagnie d'hommes du monde ! Tu manques de savoir-vivre, mon garçon. Il faudra que je t'éduque...

Criquet soigne son ami retrouvé qu'il embrasse. Bientôt les deux enfants sont sur pied.

Borouille prend Bertine par les bras, l'enlève comme une plume et l'embrasse sur les deux joues :

—Tout pour ces dames !

Ces deux baisers qui font rougir Bertine, tombent sur le cœur de Charlot comme deux charbons embrasés.

—Borouille ! dit-il.

—Eh bien, quoi ? fait l'autre. Honneur au sexe !... Et maintenant, en avant, si vous pouvez marcher. On gèle ici...

Et il avala une forte gorgée d'alcool.

Ainsi Charlot était retombé entre les mains de Borouille. Il avait retrouvé Criquet, cela était vrai. Comment Criquet avait-il pu s'accommoder de la société de ce bandit, après, surtout, avoir été averti ? Voilà ce que Charlot se demandait.

—Avant de partir, dit-il, j'ai quelque chose à faire.

—Quoi ?

Charlot appela Papillon, l'embrassa ; puis, ayant déchiré son mouchoir, il lui relia la patte tant bien que mal, la consolidant de son mieux.

Papillon se laissa soigner ; il avait de petits cris d'enfant.

—Je ne veux pas de ce chien-là avec nous, dit Borouille.

Charlot se redressa.

—Papillon est un ami. Je l'adopte.

—Je m'y refuse.

—Eh bien, va de ton côté. Moi, j'irai du mien... Et Criquet choisira s'il préfère me suivre ou t'accompagner.

Borouille grommela :

—Emmène-le ton chien... Je saurai bien nous en débarrasser s'il nous gêne.

Et les enfants repartirent. La route n'est pas à plus de cent mètres des broussailles où Bertine et Charlot avaient failli trouver la mort.

L'aube étendait au loin son voile de brumes grisâtres sur le paysage de neige, quand ils atteignirent la bordure de la forêt.

Ils étaient harassés.

Ils s'arrêtèrent au hameau de Féron et demandèrent l'hospitalité dans une auberge. Les vagabonds ne sont pas rares dans les pays sur la frontière. Beaucoup d'ouvriers sans travail parcourent sans cesse la contrée, jeunes ou vieux. L'auberge leur fut ouverte. Du reste, Borouille et Criquet, bêtement, se laissaient vivre.

Mais Charlot ne voulait pas laisser son ami dans la compagnie de Borouille. Aussitôt qu'ils furent seuls :

—Criquet, lui dit-il, tu n'as donc pas trouvé ma lettre dans ta poche...

—Si. Mais pourquoi quitter Borouille ! Il est rigolo, tu verras bientôt. Et plein de ressources... Nous ne manquons de rien. Nous couchons dans des lits. Nous mangeons à notre faim. Nous nous reposons aussi souvent que nous voulons. Nous nous la coulons douce, va, Charlot !

Le petit restait sombre.

—Je les connais, les ressources de Borouille... Tes-tu jamais demandé comment il se procurait, cet argent ?

—Je le sais bien... nous travaillons...

—A quoi ? dit Charlot surpris.

—Nous avons donné des représentations dans les villages. Nous faisons annoncer notre arrivée par le tambour, nous louons une grange. Borouille emprunte des poids. Tu sais comme il est fort. Il jongle avec.

—Et toi, pendant ce temps-là ?

—Je raconte des bêtises aux spectateurs.

—Et ça vous rapporte ?
—Jusqu'à des trente et quarante sous de bénéfice par soirée.
—Combien avez-vous donné de ces soirées depuis que je vous ai quittés, dans les environs de Mantes ?

—Trois.
—Ça fait six francs. Et tout à l'heure, dans le porte-monnaie de Borouille, j'ai vu des pièces d'or.

—Tu sais qu'il a trouvé une bourse à Mantes...
—Ecoute, Criquet, dit gravement Charlot, je vais te conter un soupçon qui m'est venu. Quand nous étions couchés à la belle étoile, dans un fossé près de la Seine, à Mantes, on a assassiné un jardinier pas très loin de l'endroit où nous nous trouvions...

—L'aubergiste nous en a parlé... Et je me rappelle que Borouille s'est indigné en lisant le crime dans le *Petit Mantisais*. Il a dit que le meurtrier méritait la guillotine.

—Eh bien ! le meurtrier, je suis sûr que c'est Borouille.
—Borouille !

Et Criquet devint pâle. Et terrifié il regardait son ami. En deux mots, celui-ci expliqua sur quoi reposaient ses soupçons. Et il allait continuer, quand tout à coup Criquet, qui s'était remis, éclata de rire.

—C'est très amusant, Charlot, ce que tu racontes-là. Par bonheur pour Borouille, ce n'est pas la vérité...

—Qu'est-ce qui te le prouve ?
—C'est que le vrai meurtrier du jardinier de Mantes est arrêté.
—Arrêté ? Tu es sûr ?... dit Charlot au comble de la surprise.

—Je te montrerai un journal où c'est écrit. Borouille l'a gardé. Et même, — à ce que Borouille m'a dit il y a deux ou trois jours, — il paraît que le meurtrier aurait fait des aveux !

Charlot resta silencieux. Comment avait-il pu se tromper pareillement ? Malgré tout, il était heureux ! Il était soulagé. Borouille n'était pas un assassin ! Il était bien forcé de le croire... Pas un doute ne lui venait, puisque le meurtrier était sous les verrous, puisqu'il avait fait des aveux !

Il se mit à rire, lui aussi.
—Oh ! mon pauvre Criquet ! que je suis content !... dit-il.
—Et alors, tu vois, tu peux rester en notre compagnie.

—Oui, je resterai... provisoirement ; mais faudrait tâcher de savoir d'où lui vient son or, à Borouille.

Ils se reposèrent au hameau de Féron. Bertine et Charlot avaient été trop rudement éprouvés pour pouvoir se remettre aussitôt en voyage. Bertine eut même de la fièvre et Charlot ne quitta pas son lit. A plusieurs reprises, Borouille vint le trouver et causer avec lui, gaiement.

Il cessait parfois de parler et regardait Bertine étrangement.
—Elle est rudement chouette, ta largue ! dit-il, une fois.
Charlot sentit une gêne... une inquiétude au cœur.

Puis, comme Borouille parut ne plus faire attention à la jeune fille, il se tranquillisa.

Les enfants ne sortaient presque pas de l'auberge. Criquet et Borouille passaient leur temps à faire d'interminables parties de cartes, en fumant la pipe.

Charlot lui, ne quittait pas Bertine.
La mort de Jennekin avait fait grand bruit dans le pays. On la racontait diversement, et, comme toujours, grossissait beaucoup les choses.

Quant à Papillon, il ne quittait pas la chambre de Bertine. Charlot lui lavait sa blessure et le pansait.

Quand les deux enfants furent complètement remis, Borouille annonça que l'on ne pouvait rester plus longtemps dans le pays.
—Il n'y a rien à fricoter ici, dit-il.

Et le départ fut résolu pour le lendemain.
Charlot sentait un remords dans son âme, inspiré par les soupçons qu'il avait eus sur Borouille. Et, dans son innocente simplicité, il résolut, ce même jour, et avant de se remettre en route, de s'en expliquer avec lui.

Borouille l'écouta sans mot dire, avec un regard en dessous.
A la fin, il voulut bien répondre, mais sans donner d'explications, se contentant de dire :

—Moi, scionner un pante ? J'ai pas froid aux chasses, c'est vrai, mais je veux pas me faire remoucher et monter à la butte. Je suis pour la rigolade.

Et, montrant ses mains de jeune athlète :
—Avec ces salsifis-là, on gagne ce qu'on veut !
Charlot le crut.

Le soir, pendant le dîner, Borouille revint sur cette conversation, à mots détournés. Il était gai et plein d'entrain.

—C'est rigolo tout de même, disait-il, que tu aies cru que je pouvais scionner, moi qui prépare un projet de réforme sur la magistrature !

Et, avec gravité, tirant un calepin de sa poche, il se mit à lire :
" Citoyen lecteur, cherchons ensemble les réformes qu'il y a à faire dans notre magistrature et notre justice car tu n'ignores pas que la police agit très mal. Elle ne juge pas l'accusé selon son

" cœur. Elle ne s'occupe pas de savoir s'il peut se repentir... Elle " condamne, car il lui faut toujours remplir les prisons... "

—C'est ma préface, ça, mes aminches. Qu'est-ce que vous avez à dégoûter là-dessus ? dit-il avec orgueil.

Les petits écoutaient curieusement. Charlot et Bertine ne comprenaient pas très bien, mais ils étaient un peu surpris et émus de découvrir en leur compagnon de route une si haute intelligence s'attaquant à de si redoutables problèmes.

Quand à Criquet, il triomphait du succès de Borouille, autant que si le succès avait été son ouvrage.

Il souriait à Charlot, et son sourire disait :
—Hein ? Est-il chouette ? Il va leur en tailler des croupières !

Borouille reprenait sa lecture :

" Chapitre premier. La lâcheté de la magistrature et les crimes " de la justice. Sur un simple soupçon, la police t'arrête, ami lec- " teur ; elle met sa main dégoûtante sur toi, te traîne au violon. Là, " on te dresse un procès-verbal. Si tu résistes, ils se mettent dix con- " tre toi. Et après t'avoir roué de coups, on te conduit au quart-d'œil... " La police souille notre jeunesse martyre... Recule, police, recule, " femme boueuse et perfide... Recule, vipère, ou je t'écrase ! "

—Heins ! fit Criquet, c'est rudement tapé !...
—Mais, fit naïvement Charlot, il y a des personnettes qui n'ont jamais à se plaindre de la justice...
—Qui ça ? fit Borouille, méprisant.

—Celles qui sont honnêtes !...
Borouille ne daigna pas répondre. Criquet, intérieurement, réfléchit toutefois que Charlot, en somme, n'avait pas tort, et que le meilleur moyen de ne point se trouver en rapport avec " la police, femme boueuse et perfide " c'était de se conduire en brave homme.

Borouille continuait, prenant un ton emphatique :
" Il y a des citoyens qui fréquentent la même race de monde, cette " race austère de magistrats dont nous parlions tout à l'heure. Ceux- " là sont les avocats défenseurs. Ils portent la robe noire au lieu de " la robe rouge. Peuple, tu dois les honorer. Que de têtes sauvées " par leurs débats !... Que d'années de prison épargnées ! Ce sont " les seuls qui comprennent la situation du monde !... Transpor- " tons-les sur les chars de la victoire ! Nous fêterons leurs noms glorieux ! Peuple, accumule des couronnes à leur mémoire. "

Il referma son carnet et le glissa dans sa poche.
—Ce n'est pas terminé, dit-il. J'y travaille souvent, quand je suis tranquille, à tête reposée.

—Et tu le publieras ? fit Charlot... Ce sera imprimé ?
—Certainement, dit Borouille avec suffisance.

—Et tu mettras ton nom ?
—Je ne crois pas... Je signerai autrement, parce que je suis modeste et que je veux le bien de tout le monde sans qu'on sache que ça vienne de moi.

—Comment signeras-tu ?
—Robespierre jeune !

Au moment de se quitter pour rentrer séparément dans leurs chambres, Borouille prit Bertine par la taille, l'enleva de terre et lui appliqua un baiser sur la bouche.

—Boasoïr, la petite mère, t'es rien gironde, tu sais... et t'as des mirettes qui vous retournent le sang... Nous causerons !...
Charlot n'avait pas eu le temps de s'opposer à cette brutale agression. Il était aussi pâle que la jeune fille qui, machinalement, d'instinct, s'essuyait la bouche, ayant un haut le cœur, et s'approchait de Charlot pour chercher protection.

—Borouille, dit Charlot d'une voix que la colère étouffait, ce n'est pas bien, ce que tu as fait là... tu m'entends ?
—De quoi ? De quoi ?

Charlot se mit entre Bertine et lui.
—Je te défends de la toucher seulement du bout de ton petit doigt.

—Tu me défends ! dit Borouille, haussant les épaules.
—Oui. Tu disais tout à l'heure que tu n'as pas froid aux chasses, eh bien, moi non plus, tu sais... Et pour me faire bien comprendre de toi, je te dirai que je ne suis ni un père ni un surineur, mais que pour défendre Bertine, je te linguerais comme un mouton !...
Et tirant de sa poche un long couteau à virole, acheté en un de ses voyages en Belgique avec Jennekin, il l'ouvrit, le montra :

—Voilà mon lingue... approche !
L'autre ne bougea pas. Il n'était pas armé. Il recula jusqu'à sa chambre, s'arrêta devant la porte et dit, en entrant :

—C'est égal, nous causerons...
Le lendemain matin, le temps était plus doux, il dégelait. Le soleil luisait. Borouille régla leur compte à l'auberge et l'on partit, avec Papillon qui semblait plus guilleret.

—Où nous conduis-tu ? demanda Charlot.
—Au hasard. Je cherche un bon coup à faire.

Toujours le fameux coup, dont il parlait si souvent quand ils s'étaient enfuis de la colonie agricole de La Motte-Bauvron. Qu'est-ce qu'il voulait dire par là ? Charlot était repris de frayeur. Quand à Criquet, il ne s'en inquiétait nullement et se laissait vivre.

Le long de la route qui les menait de l'extrémité du département du Nord, aux limites des départements de l'Aisne et des Ardennes, Borouille leur dit :

—Les fonds commencent à baisser. Il va falloir donner des représentations dans les villages. Vous m'aidez ou je vous plaque là.

—Nous t'aiderons, dit Charlot. Mais je ne sais pas trop ce que nous pourrions faire.

—Je t'apprendrai à jongler avec des boules. Tu dois être adroit ?

—Très adroit.

—Eh bien, ça te sera facile. En travaillant, tu arriveras même assez vite à jongler avec les couteaux.

—Et Bertine ?

—Bertine nous fera la cuisine.

—Et Criquet ?

—Criquet connaît son affaire. C'est lui qui fait le pitre.

Tu l'aideras dans les premiers temps. Il reçoit très bien les coups de pied et à chaque fois il a une façon de dire : " Pan ! dans les contrevents ! " qui fait pâmer de rire tout le monde. Tu verras. Et plus tard, Papillon aussi nous sera utile. . .

Ils s'arrêtèrent à Saint-Michel, un petit village des Ardennes, dans les environs de Rocroi. Ils louèrent une grange. Le tambour du village annonça une représentation extraordinaire. Borouille acheta des chandelles, balaya la grange. On attendit. Mais il faisait mauvais temps. Les paysans ne se dérangèrent pas. A peine quelques gamins. La recette fut maigre : douze sous.

Le lendemain matin, les comptes de l'auberge réglés, Borouille réunit la petite troupe :

—Va falloir turbiner dur, les aminches, si nous ne voulons pas nous serrer le ceinturon.

—Mais, dit Charlot, si au lieu de vagabonder, nous demandions de l'ouvrage dans les tréfileries, les forges, les fonderies, que nous rencontrons tout le long du chemin ? . . .

—Personne ne voudrait de nous. D'abord parce que nous ne pourrions jamais avouer d'où nous sortons. . . Ensuite, parce que nous n'avons pas de livret. . . Essayez et vous verrez.

Ils ne pouvaient rester plus longtemps à Saint-Michel, et ils partirent, dès le matin, dans la direction de Rocroi, traversant une contrée rude, déserte, couverte presque partout de bois impénétrables. Il fallut mendier, ce jour-là, pour vivre. Sur le plateau de Rocroi, Charlot entra dans quelques usines pour demander de l'ouvrage. Mais, ainsi que Borouille l'en avait prévenu, la première question qui lui fut posée fut celle-ci :

—Où avez-vous travaillé ? D'où sortez-vous ? Montrez-nous vos papiers ? . . .

Et comme Charlot ne pouvait répondre à ces questions, on les renvoyait. Borouille l'accueillait triomphant.

—Tu vois, on ne travaille pas comme on veut. . . Et pourtant, il faut vivre. . . Nous ne pouvons pas passer notre vie à mendier. . . c'est humiliant. Pour sûr, il n'y a qu'un bon coup qui nous sortirait d'embarras.

Cependant, comme ils cheminaient à travers les montagnes, ils furent employés, le lendemain, par des paysans à extraire de la tourbe. Dur métier qui eut vite fatigué Bertine et Criquet. Borouille et Charlot, seuls, résistèrent.

Ils gagnaient par jour une vingtaine de sous chacun.

Cela leur suffisait à tous les quatre. Le paysan les faisait coucher dans un fournil derrière sa maison. Celle-ci était isolée dans la montagne à cinq ou six kilomètres de tout village.

Au bout de huit jours, Borouille déclara qu'il en avait assez. Il ne remuerait plus cette boue puante. Il n'était pas né pour un travail aussi dégradant. Charlot pouvait continuer. Il ne l'en empêcherait pas. Lui, pendant ce temps-là, se mettrait à rechercher, aux environs, quelque bon coup de fortune qui les remettrait à flot.

Et en effet, pendant les jours suivants, il disparut dès le matin et ne reparut que le soir.

Il parcourait la montagne, examinait le pays, rôdait autour des fermes, des villages, des maisons isolées, des châteaux.

Un soir, le paysan qui les occupait depuis quelques jours leur déclara qu'il n'avait plus besoin de leurs services.

Il les paya.

C'était la dernière nuit qu'ils allaient passer dans le fournil.

Charlot et Bertine étaient bien tristes. Leur belle confiance des premiers jours avait disparu. Et ils se demandaient comment ils feraient pour vivre s'ils continuaient de rencontrer les mêmes obstacles, partout les mêmes refus. Personne n'avait voulu mettre à profit leur bonne volonté ! Personne n'avait voulu croire en leur honnêteté. Ce tourbier, qui les avait un instant accueillis, était aussi misérable qu'eux-mêmes.

Quand Borouille, à son retour d'une nouvelle excursion, apprit qu'on les renvoyait, il se mit à rire.

—Ce n'est pas la peine d'être honnêtes, vous voyez bien. . . On crève de faim. . . Personne ne veut de vous !. . . Tandis que si nous étions riches, nous trouverions des amis en veux-tu en voilà. . . Avec un peu d'argent, on en gagne beaucoup. . . Et alors, si on grinche

d'abord, on peut restituer plus tard, si le cœur vous en dit. . . De cette façon-là, pour ceux qui ont la conscience délicate, il n'y a pas eu grincement. Il n'y a eu qu'un emprunt, n'est-ce pas, Criquet ?

—C'est vrai, ça. Si on restitue, ce n'est plus un vol. Hein, Charlot ? Ce n'est pas ton avis ?

Charlot était sombre. De mauvaises idées germaient dans sa tête, avec la colère de ne pas réussir, d'être repoussé de partout ainsi que Bertine. Est-ce que vraiment il aurait raison, ce Borouille ? Pourquoi le malheur s'acharnait-il sur lui ? Pourquoi, pour lui, pour lui seul, les sinistres souvenirs de la Berlaude chez laquelle il avait tant souffert ? Pourquoi la trop dure vie, chez le pêcheur Michel-Zegger, à Rosendaël ? Pourquoi sa mauvaise chance l'avait-elle poursuivi chez le fermier Poncelet, à la Gorgue ? Pourquoi le chaudronnier Marie-Claude s'était-il montré si impitoyable ? Pourquoi Mabilot, le terrible contremaître, l'avait-il pris en haine ? Et pourquoi, M. Linard, le directeur de l'agence, l'avait-il fait envoyer à la colonie de La Motte, alors qu'il venait de sauver sa petite amie Bertine d'un abominable supplice ? Pourquoi le sombre drame de la forêt de Trélon ? Pourquoi tant de tristesses ?

Et Bertine ?

Elle avait été plus malheureuse encore, si cela était possible. Tous les noms restés dans sa mémoire marquaient pour elle comme autant d'étapes de son infortune : Pascal, le fermier de la Rigolle, chez lequel elle avait été battue par des enfants ; Riquelet, le tisseur de Landrecies qui la laissait presque mourir de faim ; Placide, à Saint-Remy, Placide et son terrible avorton ; Mabilot ! !

Et pourtant, ils étaient innocents tous les deux. Ils n'avaient rien fait pour mériter tant de malheurs, ils n'avaient eu qu'un tort, celui de naître, et, tout de suite, comme si avant leur naissance il y avait en quelque part une réserve d'injustices à répandre sur la terre, ils avaient été malheureux.

Oui, c'était vraiment injuste, et ils se disaient que s'ils se révoltaient, à la fin, on n'aurait pas le droit de leur en faire un reproche.

Ils ne demandaient qu'à rester honnêtes, mais si personne ne les aidait ? S'ils tombaient ? S'ils se laissaient entraîner par l'influence mystérieuse et réelle que Borouille commençait à exercer sur eux ? Par l'exemple de Criquet qui déjà semblait, lui, tout disposé à suivre les conseils de Borouille ? Redoutable problème qui s'agitait dans la tête de Charlot.

Criquet répéta sa question :

—Ce n'est pas ton avis, Charlot ?

Charlot, cependant, se ressaisit un peu :

—Mon avis, dit-il, c'est que si l'on veut restituer le produit de son vol, il vaut bien mieux ne pas voler. . .

—Et toi Bertine, qu'est-ce que tu penses ?

—Moi, je pense toujours comme Charlot, fit-elle.

—Et vous avez tous les deux joliment raison, dit Borouille. J'aimerais mieux ne pas voler, s'il fallait restituer.

Et pour ne pas effrayer Charlot, il se hâta d'ajouter :

—Si j'étais pègre. . . Mais voilà, je suis comme toi, Charlot. J'ai le tort d'être honnête. . . J'ai l'honnêteté dans le sang, moi. . . On ne se refait pas. . .

Il resta silencieux pendant quelques instants. Puis tout à coup, il reprit plus bas :

—Et pour sûr que je suis honnête, car si je ne l'étais pas, je connais un bon coup à faire qui nous tirerait vite de notre embarras et nous rendrait riches. . .

Charlot comprit l'allusion :

—Je ne suis pas un voleur. Garde tes idées pour toi. . .

—C'est dommage. . . un coup à faire. . . des mille et des mille peut-être à gagner. . . sans rien craindre. . . N'y aurait qu'à se baisser, pour prendre avec la main. . .

Puis il se tut avec un regard vers Charlot.

Ils reprirent leur vie vagabonde, à travers les Ardennes. Toutes les tentatives de Bertine et de Charlot pour trouver du travail restaient infructueuses. Ils eussent tout accepté, pourtant, les besognes les plus rudes et les plus répugnantes.

—Vos papiers ? D'où sortez-vous ? Depuis combien de temps êtes-vous sans ouvrage ?

Alors ils baissaient la tête silencieusement, trop heureux encore, les pauvres petits, lorsqu'ils n'étaient pas menacés de la gendarmerie.

Le printemps approchait, et déjà, certains jours, de chaudes brises parcouraient la campagne, comme pour donner aux bourgeons le signal d'éclorre, à tous les oiseaux le signal de chanter, à tous les êtres de la nature entière le signal de s'aimer.

Papillon était à peu près guéri.

Ils continuaient de mendier ; c'est ainsi qu'ils parcoururent les Ardennes montagneuses, repassèrent un instant dans le Nord, firent un coin de l'Aisne et repartirent dans les Ardennes.

Ils traînaient misérablement leurs guenilles usées ; Borouille seul conservait sa gaieté et sa confiance.

Il semblait surveiller Bertine et Charlot d'un regard jaloux. Cependant, il n'avait rien tenté contre la jeune fille. Il évitait même de lui adresser la parole.

Vers le village de Mohon ils trouvèrent à s'employer dans une briqueterie. Des ouvriers avaient demandé une augmentation de salaire que les patrons avaient refusée. Et les ouvriers, qui étaient des nomades, étaient partis.

Nos fugitifs furent engagés le même jour, à l'exception de Bertine, mais celle-ci, qui était adroite, profita de ce répit pour mettre en état les loques de la bande.

Ils couchaient tous les quatre avec Papillon, dans un hangar abandonné, à deux pas de la petite rivière de la Vence. Le propriétaire le leur avait cédé gratuitement. Ils avaient bouché les trous des murs avec des fagots. Avec le gain de leur première journée de travail, ils achetèrent quelques bottes de paille. Et ils attendirent les événements.

Borouille avait accepté ce travail sans se plaindre. Il voulait gagner la confiance de Charlot.

Bertine faisait la cuisine.

Ils eurent ainsi quelques jours de tranquillité pendant lesquels ils respirèrent.

Papillon engraisait.

Borouille, cependant, reprenait sa vie de courses nocturnes.

Quand le travail était fini, quand il avait mangé, il sortait les mains dans ses poches, la casquette sur l'oreille, la pipe à la bouche.

Et tous les soirs, sous le même prétexte :

—Je vais à la Francheville acheter deux sous de perlot.

Il rentrait très tard dans la nuit, se jetait sur sa botte de paille, dans le coin du hangar, et presque aussitôt se mettait à ronfler. Il fallait le réveiller le matin quand sonnait la cloche.

Bientôt il déclara qu'il en avait assez de ce travail. Il trouvait cela idiot de se fatiguer pareillement.

Et il n'alla plus à la briqueterie.

Le patron, du reste, venait d'arrêter des ouvriers de profession et avait prevenu Charlot qu'il n'aurait plus d'ouvrage à lui donner que pour une huitaine de jours.

Pendant huit jours, ils seraient encore tranquilles.

Mais après ?

Le matin, quand il se réveillèrent, ils furent très surpris de voir Borouille, son couteau à la main, dépouillant un lièvre, qu'il avait pris la nuit au collet.

Cela les amusa beaucoup. Le soir il se régalerent. Bertine s'était surpassée comme cuisinière.

Borouille triomphait.

Le lendemain, il rapporta un lapin, et à partir de ce moment, tous les jours quelque chose, la plupart du temps des poules et des poulets qu'il allait voler très loin, dans les fermes isolées.

Et chaque fois il entourait ses équipées nocturnes de gais propos.

Ce n'était pas bien grave, une poule. Les enfants mangeaient sans trop de remords. Criquet trouvait cela très amusant.

—Tu devrais m'emmener une fois, demanda-t-il.

—Cette nuit, si tu veux.

—C'est cela, cette nuit.

En effet, la nuit suivante, Criquet accompagna Borouille. Mais ils revinrent les mains vides. Ils étaient tombés sur un poulailler qu'un chien gardait; et ils avaient eu beaucoup de peine à se sauver. Même ils avaient entendu longtemps derrière eux le bruit d'une course. Le fermier sans doute qui les poursuivait. Heureusement les bois étaient proches, ils avaient pu s'y réfugier.

Cette expédition, la peur qu'il avait eue, la poursuite, tout cela aurait pu décourager Criquet qui en était à son coup d'essai. Son enthousiasme grandit, au contraire.

Il riait, toute la journée, à la briqueterie, au souvenir de cette aventure et il répéta cent fois à Charlot :

—Tu ne t'imagines pas comme c'est amusant !

Dejà Charlot ne se révoltait plus.

Il répondit seulement :

—Oui, mais si vous étiez pincés ?

—Pincés ? Avec Borouille ? Allons donc ! Impossible. Tu ne saurais croire comme Borouille est fort, et malin, et adroit.

Et avec orgueil, Criquet ajouta :

—Je voudrais bien le connaître, tu sais, celui qui pincera Borouille.

Charlot se laissait persuader.

—J'irai avec vous une fois pour voir, oh ! pour voir !! dit-il timidement.

Et Criquet, très important :

—Je demanderai à Borouille s'il veut bien y consentir.

Borouille y consentit.

Le soir même, tous trois partirent en expédition. Charlot tremblait un peu au départ. Non pas qu'il eût peur ; mais quelque chose, au fond du cœur, lui disait que ce qu'il faisait n'était pas bien. Seul, il fût revenu. Il n'eût pas été jusqu'au bout. L'amour-propre le retint. Et aussi l'exemple, le mauvais exemple, qui perd tant de ces pauvres petits.

Après avoir marché pendant une heure, ils arrivèrent aux environs d'un gros village.

—C'est par ici que nous allons opérer, dit Borouille.

Il connaissait le pays. Il y était venu une fois ou deux les nuits précédentes.

Il les emmena derrière une haie d'épines vives qui clôturait un grand jardin potager. La maison d'habitation était au bout, mais à l'extrémité opposée se trouvait le clapier et le poulailler. Borouille franchit la haie. Les deux autres l'imitèrent.

—Attention, dit Borouille à voix basse. Il faut que ce soit fait légèrement et vite, parce que les poules crient, et ça peut donner l'éveil. Veille au grain, toi, Criquet, et, si l'on sort de la maison, avvertis-nous. Suis-moi, Charlot.

Le cœur de Charlot sautait bien fort dans sa poitrine.

Il lui semblait qu'au moment de commettre ce premier larcin, une lourde main allait s'abattre sur son épaule et qu'une voix terrible allait lui crier : "Voleur ! voleur !"

Borouille ouvrit la porte du poulailler et entra.

—Ne choisis pas, Charlot. Nous n'avons pas le temps. Prends-en deux au hasard. Tords-leur le cou.

Cela fut vite fait. Les poules et les coqs poussaient des cris stridents, volaient terrifiés, se heurtaient, appelaient.

—Viens ! Sauvons-nous !

Ils sautèrent par-dessus la haie, et, suivis de Criquet, très agile en dépit de son infirmité, ils gagnèrent les bois.

—As-tu peur ? disait Borouille à Charlot.

—Non.

—Tu ne trouves pas que c'est amusant ?

—Si. Ça fait un plaisir tout drôle, le danger que l'on court...

—Tu t'y habitueras !...

Ils regagnèrent La Francheville et rentrèrent dans leur hangar. Bertine dormait tranquillement et ne s'éveilla pas.

Le lendemain était un dimanche, jour de liberté.

Ils n'avaient plus que six jours à rester à la briqueterie.

Bertine fit cuire les poules volées.

Et, toute la journée, Borouille, reparla de l'exploit de Charlot, l'exaltant comme s'il avait commis une action d'éclat.

Tout d'abord, Charlot fut gêné à cause de Bertine. Il s'attendait au moins à un regard attristé.

Mais la jeune fille semblait écouter cette histoire avec indifférence. Tous les jours, on lui apportait le produit de quelque vol nouveau. Elle s'y accoutumait donc, elle aussi ?...

Alors, Charlot respira, trompé par ce calme.

Et, puisque Bertine paraissait l'approuver, il se mit à plaisanter avec Borouille.

Faute d'argent, et pour tuer le temps, Borouille s'amusa à ajouter quelques articles à son projet de réforme sur la magistrature.

Criquet, de temps à autre, s'avancait derrière lui, sur la pointe des pieds, le regardait écrire.

—Tu nous liras cela, hein, Borouille ?

—Volontiers, disait le jeune bandit.

Le soir, en effet, il lut ses élucubrations ; puis il promena un regard satisfait autour de lui, forma son calepin et le coula dans sa poche.

—C'est rudement envoyé ! fit Criquet.

Bertine frissonnait et se pelotonnait, toute tremblante, contre Charlot. Elle murmura :

—Moi, ça me fait peur...

Borouille releva la tête d'un geste orgueilleux :

—Tu verras, Bertine, tu verras... Vous entendrez parler de moi...

Et Criquet, s'adressant à son ami :

—Et toi, Charlot, qu'est ce que tu dis de ça ?

Charlot hocha la tête :

—Je ne sais pas, je n'ai pas bien compris... Et puis, je suis comme Bertine, ça me fait peur !...

XI

Ce fut ainsi que Borouille fit entrer doucement la tentation dans l'âme de Charlot. Peu à peu l'enfant se laissait séduire. Il s'aignissait, nous l'avons dit, de trop d'infortune, de trop d'injustice, et il ressentait comme une sorte de vague besoin, d'envie sournoise de prendre une revanche.

Une revanche contre qui ?

Contre la société, — ainsi que disait parfois Borouille, — la société dans la personne du premier venu que l'on rencontrerait et qui paierait pour les autres !

Tous les faux raisonnements entendus autour de lui en ces derniers temps lui revenaient à l'esprit : s'il consentait jamais à commettre un vol, ce ne serait que provisoire ; il se servirait de l'argent dérobé pour se tirer de peine, lui et Bertine, et, aussitôt qu'il le pourrait, il restituerait !

Voilà où il en était, le pauvre enfant.

Et Bertine ?

Elle avait confiance en Charlot qu'elle aimait de toute son âme. Elle non plus, n'avait rien dans ses souvenirs pour l'instruire de ce

qu'il fallait faire ou éviter, pour la guider, en un mot. Qui lui avait dit : Ceci est bien ou ceci est mal ; personne !

Quant à Borouille, il devinait très bien ce qui se passait en Charlot.

Le moment lui paraissait venu de frapper un grand coup, de s'attacher l'enfant par la complicité d'un crime. Alors ils ne se quitteraient plus. Ils formeraient, tous les quatre, une bande très unie, dont il serait le chef, et qui exploiterait, sous sa direction, la province.

En attendant, les poules volées par Charlot furent l'occasion d'un véritable festin pour l'association, y compris Papillon, qui croqua voluptueusement les restes de ces volatiles. Borouille, jamais à court d'argent, avait acheté de l'eau-de-vie au village. On avait bu un peu plus que d'habitude et Charlot et Criquet étaient très montés.

Soulevée, Bertine n'avait pas voulu toucher au litre d'eau-de-vie.

Elle gardait tout son sang-froid.

—Veux-tu faire une sibiche, Charlot ? dit Borouille en lui tendant son tabac et du papier à cigarettes.

—Volontiers, dit Charlot.

Il n'avait pas l'habitude de fumer.

Bertine s'interposa, disant :

—Cela va te faire mal.

Borouille eut un gros rire.

—Ce n'est pas une petite fille, je suppose ?

—C'est vrai, je ne suis pas une fille. Laisse-moi fumer, Bertine. Tout le monde fume. Regarde Criquet, regarde Borouille.

Il avait la langue pâteuse et les yeux vagues. Elle eut le cœur serré. Elle ne reconnaissait plus son gentil Charlot, si doux, si aimant, au si franc regard.

Elle n'osa pas insister et Charlot fuma.

Cela acheva vite de le griser.

Borouille en vint tout de suite à ses idées.

—Moi, dit-il, j'ai envie de sortir de la purée, une bonne fois. J'en ai assez d'avoir le dix de dèche. J'ai filé la comète toute ma vie. J'en veux plus ; ce que je veux, c'est de la galtouze. Et je sais où il y a un marmot. Nous ferons le coup ensemble. Nous partagerons l'oseille en vrais aminches, et puis voilà. Rien à craindre par ici, les fliques et les quarts d'œil sont loin...

Il but un verre d'eau-de-vie, regarda Criquet et Charlot, qui écoutaient silencieusement.

Puis il expliqua ce qu'il voulait.

Il avait, dans ses courses nocturnes, découvert une riche villa, non loin de Boulzicourt, un gros village sur la ligne de Paris. Il avait pris les jours suivants, à La Francheville, avec adresse, des informations.

Cette villa était habitée par un très vieux général en retraite, le général Auberpin, âgé de quatre-vingt-cinq ans, encore vert et robuste, mais très sourd.

Il y habitait seul, avec un cocher et une cuisinière.

Le général Auberpin passait pour être très riche et avoir chez lui des valeurs pour une somme très importante.

Comment le savait-on ? C'était bien simple. La cuisinière avait dit plusieurs fois dans le village, chez les fournisseurs :

—Monsieur a bien tort de garder tant de choses précieuses chez lui. Cela nous attirera les volours, bien sûr.

On avait répété le mot devant Borouille.

Et Borouille en avait fait son profit, rôdant de nuit autour de la villa, étudiant les moyens d'y pénétrer. Elle était située au milieu d'un jardin très vaste, rempli de très beaux arbres, entouré d'un mur assez élevé, avec grille pour le passage des voitures et petite porte pleine, à l'autre extrémité, pour les gens de la maison et les fournisseurs.

Etendu sur le mur, Borouille avait observé, pendant toute la soirée, la vie intime de cette demeure isolée en pleine campagne, loin du village.

Le général avait fait quelques tours de promenade dans le jardin, en fumant un cigare, puis il était rentré.

Borouille avait vu de la lumière derrière une fenêtre ; celle-ci s'ouvrit ; le général lisait en fumant toujours.

C'était donc là son cabinet de travail, au rez-de-chaussée.

Vers onze heures il ferma la fenêtre. La lumière s'éteignit, mais reparut aussitôt au premier étage.

La haute silhouette passa et repassa derrière la fenêtre, puis la lumière s'éteignit de nouveau.

Cette fois la maison resta plongée dans l'obscurité.

Borouille avait attendu une heure encore, et il s'était aventuré à parcourir le jardin. Un moment, il eut envie d'entrer, de faire le coup tout seul.

Mais il jugea que ce serait imprudent.

Mieux valait être deux, s'il y avait beaucoup de choses à emporter, pendant qu'un autre ferait le guet.

Il revint donc, sans rien tenter.

Mais c'était le projet qui fermentait dans sa tête. Il ne pouvait l'exécuter qu'avec la complicité de Criquet et de Charlot.

Il leur donna tous les détails,

Et il leur présentait la chose comme si facile, et il était si gai en donnant ces détails, entremêlant son récit de mots d'argot qui faisaient toujours la joie de Criquet, que personne ne se récria quand il eut terminé.

Criquet, simple et naïf, professait la plus vive admiration pour Borouille. Les désirs de Borouille étaient des ordres.

Quant à Charlot, on eût dit qu'il tentait de s'étourdir.

Au fur et à mesure qu'il écoutait parler Borouille, au fur et à mesure qu'il comprenait, qu'il se rendait compte, il apaisait les dégoûts de son cœur en buvant de l'eau-de-vie. Il ne percevait plus maintenant bien distinctement ce qui était bien ou ce qui était mal. Était-ce un vol ? Il ne savait plus. Était-ce simplement, comme disait Borouille, une bien bonne farce, "histoire de trifouiller dans les tiroirs d'un panto, de lui faire son morlingue et de se barer au large, sans qu'il ait eu seulement le temps d'ouvrir les mirettes et de jaspiner !" Il ne distinguait pas.

Borouille remplissait son verre et Charlot buvait.

Bertine, effrayée de son état, disait de temps à autre :

—Mon Charlot, je t'en prie, mon Charlot, prends garde. Tu vas te rendre malade.

Lui, doucement, sans colère, mais têtu :

—Non, laissez-moi tranquille, ma Bertine... Je ne suis pas une petite fille ; je veux boire et fumer comme eux...

Cependant Borouille qui conservait tout son sang-froid, ne voulut pas effrayer Charlot par une première expédition trop brusquement décidée.

Il expliqua que si Charlot consentait à courir les risques de l'aventure, il ne volerait pas, il n'aurait pas à pénétrer dans la maison du général. Il ferait le guet au dehors, afin d'écartier toute surprise, et avertirait Criquet et Borouille d'un coup de sifflet strident, en cas d'alerte.

—Est-ce convenu, Charlot ?

—C'est convenu, dit l'enfant. Je veux en tâter au moins une fois.

—Tope là, vieux poteau.

—Je tope.

Et ils se serrèrent la main.

Bertine, très pâle, les considérait avec épouvante.

—Tu pars, dit-elle, tu pars ?

—Oui... et je vais t'en rapporter, de l'argent, balbutia-t-il.

—Tu vas voler, mon Dieu ! tu vas assassiner, Charlot.

—Assassiner, dit Borouille en riant. Qu'est-ce qu'elle dit, la petiote ?...

Et rudement, la repoussant au fond du hangar :

—Tu ferais mieux de te taire que d'ouvrir ta gargoine pour dire des bêtises pareilles.

Bertine s'assit et se mit à pleurer.

—Ne chigne pas. Viens plutôt avec nous.

—Non, non... Et Charlot n'ira pas non plus.

—Allons donc, c'est ce que tu vas voir... Charlot !

L'autre fit quelques pas en titubant. Il avait beaucoup de peine à tenir ses yeux ouverts.

—Bertine prétend que tu flanches ?

—Je flanche ! moi ? Allons, partons-nous ?

Ils sortirent tous les trois.

Bertine se releva aussitôt du coin obscur où Borouille l'avait fait tomber. Elle s'essuya les yeux.

—Parti ! murmura-t-elle, parti ! mon Dieu, est-ce vrai ! Ai-je bien entendu ? Ai-je bien compris ?

Et elle cherchait vaguement autour d'elle, comme si elle avait eu la suprême espérance qu'au dernier moment Charlot n'avait pas voulu suivre les autres et qu'il s'était couché pour cuver son ivresse.

Mais rien. Le hangar était vide. Elle était seule.

Elle eut un sanglot.

—Du moins, je ne resterai pas là, se dit-elle. Je les suivrai. Je verrai ce qui se passe...

Et elle sortit, elle aussi, après avoir pris soin d'enfermer Papillon.

Sur la route, déjà loin, elle entend les pas des trois garçons. Elle se jette dans les champs. Là, sur les prés, dans les terres labourées, ses pas ne font aucun bruit. Elle les rejoint presque. Alors elle leur laisse reprendre un peu d'avance, pour ne pas être surprise et se contenter de ne pas les perdre de vue dans l'obscurité.

Ils marchent ainsi pendant plus d'une heure.

Puis, ils s'arrêtent sur la route.

Ils n'ont fait, depuis La Francheville, aucune rencontre. Donc tout s'annonce bien pour leur expédition.

Ils quittent la route, se jettent en pleins champs.

(A suivre.)

System 1: *f*, *sf*
 System 2: *sp*, *cresc.*, *f*
 System 3: *p*, *sf*
 System 4: *sp*, *cresc.*, *f*, *p cresc.*
 System 5: *sf*
 System 6: *f*, *cresc.*, *M*



Quand je serai général!

Animé et bien rythmé (♩ : 1/2)

System 1: *f*, *sf*
 System 2: *sp*, *cresc.*

PIANO



Tu ne m'attraperas pasi

Tres vivement (♩ = 132)

PIANO

pp e leggiero

ppp

ppp

ppp

Musical score for the first piece, featuring piano accompaniment and vocal lines. The score is written in treble clef with a key signature of one sharp (F#). It includes dynamic markings such as *ppp* and *pp e leggiero*.

Tourne, tourne, petit moulin !

Pas trop vite et très gaiement (♩ = 100)

PIANO

p

sf

poco cresc

pp

ppp

dim

p

sf

8

Musical score for the second piece, featuring piano accompaniment and vocal lines. The score is written in treble clef with a key signature of one sharp (F#). It includes dynamic markings such as *p*, *sf*, *poco cresc*, *pp*, *ppp*, and *dim*. The piece concludes with a fermata over a note marked with the number 8.

(A suivre)

TENOR ET BARYTON

Trois jours avant le concours de chant au Conservatoire de Paris, dans une chambre située au sixième étage d'une maison de très modeste apparence, un jeune homme disait, en s'accompagnant au piano, la chanson "A boire" de la *Jolie Fille de Perth*. Sa voix vibrante débordait de la petite pièce et se répandait dans l'escalier étroit — si étroit qu'on se demandait par quel miracle il avait bien pu livrer passage à un piano — et la concierge avec quelques commères de ses amies, se tenaient sur un des paliers pour profiter de ce concert : elle honorait le jeune locataire d'une protection spéciale, répondait qu'il était sorti quand un visiteur se présentait qu'elle suspectait d'être un créancier, et lui montait quelquefois une chaudière l'hiver, les jours où il restait à la maison.

La brave femme aurait pu d'ailleurs placer plus mal ses sympathies. Charles Juillard, abandonné à ses seules ressources dès l'âge de dix-huit ans, par un père d'une rigueur inflexible, qui n'admettait pas chez son fils d'autre vocation que celle de vendre des boutons après lui, avait réussi à gagner à peu près sa vie tout en faisant ses études musicales, résultat difficile à atteindre et qui dénotait une dose d'énergie et d'endurance assez peu commune. Il était entré au Conservatoire à dix-neuf ans, et depuis deux années déjà suivait les cours ; lors de son premier examen, il avait obtenu un accessit. Cette fois, il ambitionnait un premier prix afin d'entrer à l'Opéra ou à l'Opéra Comique, droit que les règlements réservent aux lauréats.

Charles Juillard travaillait d'autant plus en vue du prochain concours qu'il ne pouvait continuer plus longtemps ses études en cas de mauvais succès. M. Juillard père était mort de puis trois mois, le commerce des boutons avait mal récompensé ses efforts ; la veuve était dans une situation embarrassée, le fonds de commerce avait été vendu désavantageusement ; bref, Charles pensait que le devoir lui ordonnait de renoncer à son but, s'il ne réussissait pas cette fois.

Un ami de sa famille lui offrait une place dans sa maison de bonneterie en gros avec des appointements de cinq cents

francs par mois : c'était exceptionnellement avantageux, un simple accessit de chant ne pouvait avant plusieurs années espérer une situation analogue, puis cette vie d'employé, en réduisant ses dépenses, lui permettrait d'aider sa mère d'une façon plus effective. Malgré toutes ses répugnances, il s'était juré de se résigner, mais travaillait de tout son cœur pour n'en pas venir à cette extrémité.

La concierge et les commères réunies sur le palier ne composaient pas tout l'auditoire de Charles ; il avait invité un de ses camarades à venir l'entendre pour connaître son jugement sur la manière dont il interprétait cet air, son morceau de concours.

Jules Saman écoutait avec un déplaisir évident. Charles lui tournant le dos, il ne cherchait pas à composer son visage ; l'artiste pourtant était si bien dans le rôle, dramatique et désespéré, qu'il l'avait ému par sa première phrase, mais ce trouble avait bientôt fait place à des réflexions toutes pratiques. Si content qu'il fût de lui-même, Jules Saman ne pouvait se dissimuler que Juillard, dans ce morceau, lui était très supérieur ; c'était la révélation de cette vérité cruelle pour son robuste amour-propre qui creusait entre ses sourcils un pli dur de mécontentement. Il connaissait bien tous ses autres concurrents et savait qu'il n'avait rien à redouter d'eux ; jusqu'alors il ne craignait pas non plus Juillard, un méchant baryton ! Sa confiance en son propre talent ayant d'ailleurs été fortifiée par de constants succès pendant l'année qui venait de s'écouler. "Un bon ténor c'est le *rara avis*", paraît-il ; mais tous les ténors pensent être ce phénix ; ils étendent souvent cette satisfaction d'eux-mêmes à toute leur personne, se croient volontiers irrésistibles et cherchent à accaparer admiration,

succès et compliments, comme s'ils faisaient valoir un droit : pas un de ces traits du caractère ténor ne manquait à Saman.

Sa voix, à vrai dire, était fort belle. Simple rétamour, il avait été découvert par un amateur de musique qui s'était enthousiasmé, l'avait fait venir à Paris, prédisant qu'il entrerait à l'Opéra après un an de Conservatoire ; il se serait cru méconnu, victime d'injustes cabalos si le succès s'était fait attendre plus longtemps, même cette pensée jusqu'à ce jour ne s'était pas présentée à son esprit.

Tout en travaillant, il s'était beaucoup civilisé pendant cette année, portait des bagues, pommadait et frisait ses cheveux, en outre il était arrivé à la conviction que pas une jeune fille ne pouvait l'apercevoir sans rêver secrètement de devenir Mme Saman.

Quand Juillard eut chanté, il fit une brusque volte sur le tabouret du piano.

"Eh bien ? demanda-t-il avec une anxiété naïve.

— Pas mal, répondit Jules froidement.

— Tu n'es pas content ? Ne crains pas de me blesser en exprimant une appréciation sévère.

— En toute franchise, c'est... consciencieux...", puis avec chaleur : "J'ai entendu hier le petit Serval (c'était un des plus faibles élèves de la classe), réellement, il m'a fait bien moins de plaisir que toi.

— Allons ! soupira le pauvre garçon découragé par ce perilleux éloge, je vendrai des chaussettes en gros ! Pourtant, je croyais y être !"

Jules, après quelques mots consolants, prit congé sous un prétexte quelconque.

"S'il chantait comme ça, je manque mon prix, pensait-il en marchant ; que faire ?"

Il retournait ses idées sous toutes ses faces.

Le lendemain, un hasard le conduisit chez un étudiant en médecine, dont il avait récemment fait la connaissance. Un autre étudiant était là en visite, on discutait médecine, narcotiques, anesthésiques ; politiquement le maître du logis voulut changer cette conversation trop spéciale, mais Saman protesta que rien ne pouvait l'intéresser davantage ; en rentrant, il s'ar-



Les répétitions commencèrent. (P. 18, col. 2).

réta quelques secondes chez un pharmacien. La veille du concours, le soir, il se rendit chez Juillard, il connaissait à fond ses habitudes et savait le trouver : il apportait des excuses sur sa froideur de l'autre jour ; des ennuis de famille le rendaient grincheux, il souffrait de crampes d'estomac, au fond, le morceau lui avait paru beaucoup mieux qu'il ne l'avait dit. Charles, qui depuis ce temps s'était repris à espérer, ne demandait pas mieux que d'attribuer à ces divers causes une attitude qui l'avait inquiété ; il déclara que la susceptibilité était inadmissible contre camarades d'école et broya les malins de Saman pour confirmer son dire ; vers onze heures ils se quittèrent les meilleurs du monde.

Le matin du concours, la concierge de Juillard guetta de bonne heure la sortie du protégé, se promettant, la brave vieille, de le reconforter de bonnes paroles et d'un petit verre d'un cassis qu'elle fabriquait de ses propres mains. A sa grande surprise il ne descendit pas.

"Mon Dieu ! pensa-t-elle, pourvu que sa montre ne soit point dérangée ; il devrait être déjà parti."

Elle monta l'escalier aussi vite que le lui permettaient son âge et son embonpoint et frappa tout essouffée à la porte de Juillard. Point de réponse ; dans sa sollicitude inquiète elle essaya, à la serrure toutes les clefs de son anneau et parvint à ouvrir. Assis sur son canapé, on manches de chemise, une de ses bottines à la main, le jeune homme semblait profondément endormi, elle le secoua sans le réveiller : "Mais il est mort !" s'écria-t-elle effarée, et, plus blanche que son col, elle descendit chez un vieux docteur qui habitait le premier.

"Montez vite, monsieur, il y a un malheur ! un mort dans la maison !"

DEVINETTE



— Vas, Jean, cours après le vieux monsieur qui cueille des herbes médicinales, là-bas !

Les domestiques, attirés par ses cris, montaient, curieux, derrière le docteur ; sans prendre garde à cet entourage, il auscultait Juillard, l'examina. " Mais il n'est pas mort, ma bonne dame, il dort ! seulement, ce n'est pas d'un sommeil naturel... il a dû absorber quelque anesthésique, quelque drogue... "

— Il s'est empoisonné ! gémit la concierge. Tenez, je suis sûre que c'est à force de café noir ! Il en buvait de grands bols. Tenez, en voilà encore un à moitié plein.

— Hum ! ce n'est pas le café, mais il mettait peut-être bien quelque chose dedans. Passez-moi ça ! Je vais voir... Alors vous gardez le malade ?... Bien.

Un quart d'heure après, le docteur remonta ; il n'y avait rien à craindre, le café contenait seulement une faible dose d'atropine. Le " mort " ne tarderait pas à se réveiller.

La concierge toutefois ne fut pleinement rassurée que quand le jeune homme ouvrit les yeux, vers sept heures du soir.

" Tiens, vous êtes là, madame Renaud ! mon ménage sera fait de bonne heure aujourd'hui. Mais comment diable êtes-vous entrée ? Dépêchons-nous, c'est le grand jour ! "

— Eh ! mon pauvre monsieur, il est fini le grand jour, vous avez dormi tout le temps comme une picche. Impossible de vous réveiller... mais aussi pourquoi mettez-vous de la " tropine " dans votre café ?

— Comment !... que dites-vous ? j'ai dormi !... j'ai pris de l'atropine ! Mais c'est fini, c'est irréparable ! mon Dieu ! "

Il s'habillait précipitamment, pressé de courir là-bas, de savoir, de s'assurer qu'on ne le trompait pas, ne pouvant croire à ce temps écoulé sans qu'il en eût conscience.

Dans l'escalier, il rencontra une bande d'amis qui, très inquiets, venaient s'informer de ce qui lui était arrivé ; il n'en savait rien, n'y comprenait rien... Mme Renaud fut assaillie de questions, on descendit chez le docteur.

" Ma foi, mon enfant, je pense qu'on vous a joué un vilain tour, conclut celui-ci, après avoir dit aux jeunes gens les résultats de son analyse... La concierge m'a raconté que vous passiez aujourd'hui un examen : le coupable doit être quelqu'un qui avait intérêt à ce que vous ne le passiez pas.

— Mais qui pouvait avoir intérêt ?

— Je ne sais... Réfléchissez... ?

Les jeunes gens sortirent.

" Qui est venu te voir hier ? demanda l'un d'eux.

— Personne, personne que Saman.

— Eh ! parbleu ! inutile de chercher plus loin ! Si tu avais été là, il n'aurait pas eu le premier prix.

— Oh ! protesta Juillard, comment pouvez-vous penser, il a été si gentil... il venait me donner des conseils pour aujourd'hui.

— L'impertinent ! il faut l'attaquer en justice.

— Non ! je ne peux croire encore que ce soit lui !

— Non ! répéta l'aîné de la bande ; ce n'est pas cependant que j'aie comme Juillard la conviction de son innocence, je pourrais même dire que ma conviction est toute contraire ; mais nous avons déjà une assez mauvaise réputation de jalousie, de brutalité, il n'est pas nécessaire de confirmer les gens dans leur opinion. D'ailleurs, que retirer d'un procès?... des dommages-intérêts... Mais Saman n'a rien..., que ses futurs appointements... Maigre !... A ce point de vue, j'ai une idée meilleure... Sois tranquille, Charles, tu ne vendras pas de chaussettes et ta conscience de bon fils sera sans remords. Nous allons organiser un concert avec les prix de cette année —

excepté ce merle — et les artistes que nous connaissons... En se remuant, on arrivera à une jolie somme, et il ne sera pas dit que la carrière d'un camarade ait été brisée par un voleur... oui, un voleur !... inutile de protester, il t'a volé ton prix."

La sympathie qu'affirmait ce discours releva un peu le moral de Charles Juillard, la confiance qu'on avait en son talent, en son avenir lui rendit de l'espoir... Il accepta ce moyen de pouvoir travailler encore une année, et, les larmes aux yeux, serra les mains de ces amis dévoués.

Le lendemain, le programme du concert fut arrêté et les répétitions commencèrent bientôt dans les mansardes habitées par les camarades de Charles. Une grande dame éprise de musique, mise au courant de la situation et pleine de pitié pour " l'anesthésié ", prêta ses salons. Grâce à cet illustre patronage, le concert eut un succès que personne n'avait osé espérer ; il produisit la somme fabuleuse de vingt mille francs, qui fut placée au nom de Mme Juillard mère.

L'année suivante, Juillard fils méritait son premier prix, aux applaudissements enthousiastes d'une foule que son talent avait électrisée.

" Enfoncé, Saman ! " criaient les amis triomphants.

" Ma foi, je ne puis pas lui en vouloir, puisque grâce à lui j'ai connu quels amis vous êtes et travaillé une année de plus, ce qui contribue beaucoup à mon succès d'aujourd'hui ", dit le brave garçon que son triomphe n'avait pas grisé.

HENRI FAYE.

ON NE SAIT CE QUI PEUT ARRIVER

Madame Biffin. — Ma chère dame Loupiac, vous devriez lui faire prendre la tempérance avant de le marier.

Madame Loupiac. — Mais il ne boit pas du tout !

Madame Biffin. — Possible à présent. Mais il pourrait être tenté de le faire plus tard.

CHÉRI FIN DE SIÈCLE

Grand-papa. — Viens ici, mon petit Paul, et dis-moi ce qui te ferait plaisir pour ton anniversaire ?

Petit Paul. — Oh ! grand-papa, achètes-moi un téléphone.

Grand-papa (suffoqué). — Un téléphone ?

Petit Paul. — Oui, comme ça, je pourrais répondre aux questions du maître d'école sans avoir la peine d'y aller.

Une barbe grisonnante décolorée et inculte peut revenir à sa couleur primitive à l'aide de la teinture Buckingham, laquelle donne une couleur égale brune ou noire, et peut être appliquée à la maison.

CECI OU CELA



Le vieux Laripète. — Toi, mon vieux, si tu es fatigué, je te plains de tout mon cœur ; mais si tu es saoul, je voudrais bien être à ta place.

QUESTION D'AMIE



Mlle Feuilletorte. — Oui, ma chère, chaque année de ma vie, je puis la revivre par mes portraits ; j'en ai là un album complet, un par année.

Mlle Feuilletjaune. — Ah bah ! Et comment avez-vous pu faire, avant que la photographie ne fut inventée ?

Chronique Théâtrale

QUEEN'S THÉÂTRE

C'est cette semaine que le Queen's nous donnera, tous les soirs et en matinées tous les jours, ce qui nous a déjà si souvent été promis, jamais donné, la grande bataille entre Corbett et Fitzsimons, la vraie, celle qui a eu lieu à Carson City et qui se déroulera sous nos yeux à l'aide du "Vériscopé" de Dan A. Stuart, la merveille du XIXe Siècle.

Tous les amateurs de sport, tous ceux qu'a passionnés le récit, heure par heure, de cette lutte mémorable, voudront revivre ces étonnantes minutes en voyant, comme au naturel, toutes les péripéties du duel désormais historique.

Les représentations ont lieu à 2 h. 30, et 8 h. 30, aux prix populaires.

THÉÂTRE ROYAL

Cette semaine est une semaine d'attractions de premier ordre avec la pièce célèbre "Fabio Romani" jouée par Thérèse Milford et une troupe d'acteurs de marque.

Fabio Romani, c'est un des chefs-d'œuvre de la scène moderne, car il met sous les yeux du public, les plus étonnantes passions et l'intrigue la plus sombre avec des effets mécaniques tels, qu'aucun théâtre ne les a encore produits. Chacun voudra voir ces étonnants tableaux qui ont nom : L'Eruption du Vésuve, le tremblement de terre, etc.

En foule au Royal cette semaine, du lundi au samedi, après-midi et soir et aux prix ordinaires.

PARC SOHMER

Semaine plus brillante encore si possible que les précédentes, l'Exposition a amené à Montréal une grande quantité d'étrangers et de provinciaux qui tous, ont voulu s'offrir de visu, le plaisir d'une soirée au moins au Parc. Il faut dire aussi que tout est réuni dans cet Eden à bon marché et que pour 10 centins, le spectacle est toujours égal, sinon supérieur, à celui offert pour le double ou le triple de ce prix. Fraîcheur aux jours torides, air pur du fleuve, vue splendide sur les rives Sud du St-Laurent, l'île St-Hélène, le Pont Victoria, excellente musique et attractions de Primo Cartello. Tout est là pour le plus grand plaisir du public. Un douloureux accident a éloigné le très sympathique maestro Lavigne de son pupitre, mais on va bientôt le revoir à son poste. Bons souhaits de rétablissement.

EXPOSITION DE MONTRÉAL

Quand paraîtront ces lignes, les portes de l'Exposition se seront fermées et il ne restera plus rien de ces splendeurs qui nous ont éblouis, la semaine dernière. Jamais exposition n'avait été plus brillante au point de

vue surtout des attractions et des illuminations, qui ont été vraiment féériques.

Si le temps n'a pas toujours favorisé ces intéressantes manifestations, il y a eu quelques jours où la foule par son nombre et sa qualité, a compensé les défaillances inhérentes à la pluie qui s'est trop prodiguée.

L'exposition des animaux était absolument réussie et chacun a remporté une excellente impression de ces assises du travail et de l'industrie.

PALLADIO.

L'ESTOMAC DE PARIS

Voici, par nature de denrées, la quantité introduite à Paris pendant l'année dernière pour sustenter les 2,536,834 habitants reconnus au recensement de 1896 :

Pain, 371,992,497 kilos.

Viande de boucherie, 153,170,579 kilos ; viande de porc, 26,424,579 kilos ; viande de cheval, 4,871,495 kilos ; charcuterie, 2,890,120 kilos.

Volailles et gibiers, 31,058,120 kilos.

Beurre, 21,097,575 kilos ; fromages secs, 6 millions 761,194 kilos ; œufs, 25,669,102 kilos (20 au kilo) ; sois en nombre total : 513,382,010 œufs.

Poissons (Halles centrales), 28,411,230 kilos.

Et comme boisson :

Vin, 1,838,706 hect. ; alcool, 152,428 hect. ; bière, 218,208 hect. ; cidre, 177,162 hect.

D'où il résulterait que chaque Parisien aurait consommé, par jour, 400 grammes de pain, 164 grammes de viande de boucherie, 28 grammes de porc, 5 grammes de viande de cheval, 3 gr. 1 de charcuterie, 33 gr. 4 de volaille et gibier ;

Beurre, 22 gr. 7 ; fromage sec, 7 gr. 2 ; œuf, un demi-œuf ; poisson, 30 gr. 5 ;

Vin 52 cent. 1 ; alcool, 1 cent. 9 ; bière, 2 cent. 6 ; cidre, 1 cent. 9.

Indépendamment des denrées qui précèdent, il entre dans la consommation d'un habitant divers autres produits, tels que : biscuits, cacao et chocolat, café, cassonade, condiments, confitures, conserves alimentaires, farine, fruits frais, fruits secs, fromages frais, grains alimentaires, huiles comestibles, lait, légumes verts, légumes secs, miel, pommes de terre, pâtes alimentaires, riz, saindoux, salaisons, sucre, thé, etc.

On voit que le Parisien, avec de l'argent, ne manque de rien.

Dans cet approvisionnement colossal, les Halles centrales fournissent les chiffres ci-après :

Viande de boucherie, 35,251,365 kilos ; viande de porc, 6,680,085 kilos ; triperie, 8,089,133 kilos ; volailles et gibier, 23,114,150 kilos.

Beurre, 11,086,025 kilos ; œufs, 16,568,014 kilos.

Poissons et coquillages, 36,045,339 kilos ; huîtres, 377,544 centaines.

Auxquels il convient d'ajouter :

Primeurs et cresson, 12,807,259 kilos ; Carreau forain, légumes, fruits, etc., etc., 245,744,700 kilos.

Les expéditions, sur notre grand marché central, ont augmenté sur toutes les catégories de denrées.

On évalue à 250 millions environ la valeur des opérations commerciales qui s'y sont traitées.

A. G. P.

ÇA SENTAIT LE MARIAGE



Le tramp Chiquamort. — Ça n'est évidemment pas de mes affaires, Fumefort, mais avez-vous jamais été marié ?

Le tramp Fumefort. — Non ! Mais pourquoi me demandez-vous ça, Chiquamort ?

Le tramp Chiquamort. — C'est parce que je suis surpris de l'habitude que vous avez de dormir les mains dans vos poches.

DANS LE MONDE DE LA MODE



7101 Boléro pour Dames.

Le modèle ci-contre montre deux des principales sortes de boléros.

Le numéro 1 est en organdi blanc, plissé séparé par des bandes brodées et ajusté sur la poitrine sur laquelle il se découpe en rond ; le dos est coupé droit, le collet ferré par une bande de ruban violet, ruche dentelle au-dessus avec boucle le fermant ; les manches formant volants à l'épaule et bordées de dentelles, le surplus des manches en mousseline tachetée sur fonds de batiste violette.

Le numéro 2 est en moire blanche et ruban de satin noir, sur une robe de barège blanc et bleu royal. Le gilet suffisamment court pour permettre de porter une large ceinture. Le dos est fendu, suivant le modèle, avec coutures sous les bras et au milieu. Le devant coupé carré avec un léger arrondi, assemblé sur les bras par des coutures, avec un seul bouton au cou. Le col et épaulettes semblables à ceux du numéro 1. Ils peuvent se faire en soie, velours, satin, canevass et toutes étoffes suivant le goût.

Pour l'ornementation, n'importe quel- le garniture ; rubans, passons entières, des sequins, paillettes, etc., sur fonds de satin noir.

Ces jolis vêtements demandent une très petite quantité de matériaux et peuvent être faits pour aller sur n'importe quel corsage avec des coupons d'étoffes achetés à bon marché.

Pour l'un ou l'autre de ces boléros, en moyenne grandeur, il faut 1 verge 7 en 22 pouces de largeur. Le patron No 7101 est coupé pour 32, 34, 36, 38 et 40 pouces de buste.

MAY MANTON.

Comment se procurer les Patrons du "Samedi"

Toute personne désirant l'un quelconque des patrons ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 21 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 15 centims, argent ou timbres-postes, par chaque patron demandé.

Ajoutons que le prix régulier de chacun de ces patrons est de 40 centims.

Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

SCÈNE D'HIER

C'était un riche financier anglais, possédant une ravissante fille, laquelle, à l'issue du déjeuner, lui demanda quelques minutes pour un sérieux entretien.

— Un sérieux entretien, Jane, fit-il avec surprise ; viens dans mon bureau, ma chère.

Puis, quand tous deux furent assis, il alluma un cigare et, vaguement inquiet, demanda à la jeune fille :

— Allons, parles, que me veux-tu ?

— Mon père, vous avez toujours été excellent pour moi et rien ne m'a pu faire supposer que vous désiriez autre chose que mon bonheur parfait.

— Certainement, Jane, mais...

— Eh bien, accordez-moi ce que je vais vous demander et je serai parfaitement heureuse.

— Encore faut-il que je sache de quoi il s'agit avant de te répondre.

— C'est monsieur Scott que j'aime et qui doit, aujourd'hui, vous demander ma main. Je vous prie donc, si vous voulez assurer le bonheur de votre enfant, de bien le recevoir quand il viendra et de lui répondre favorablement, voilà tout.

— Voilà tout, — s'écria furieux le banquier en bondissant de son siège, — voilà tout, en vérité. Cet intrigant, ce propre à rien, qui n'a pas la moindre situation et peut être pas vingt louis à manger par mois !... Jamais ! Jamais ! Entends-tu bien ! Je ne veux pas le voir et te défends de m'en parler à l'avenir. Voilà ma réponse. Et, maintenant, laisse-moi aller à mes affaires.

Mais mademoiselle Jane est une fille très fin-de-siècle qui ne s'effraie pas pour si peu, et, sans se lever de son siège, froidement, elle répondit à son père :

— Permettez-moi, mon cher père, et pour une minute seulement, de vous parler d'affaires, moi aussi.

Le financier, maussade, se rassit et Jane commença :

— Mon père, il résulte, de statistiques absolument sérieuses, que dans le monde entier il y a plusieurs millions de femmes de plus que les hommes. Rien que dans la ville de Londres, 871 mille et quelques centaines de filles sont en quête de maris. La statistique nous apprend également que le nombre de jeunes gens à marier, ayant un revenu de plus de douze louis par mois, n'est que de 136,000. Eh bien, j'ai constaté, après calculs scrupuleusement exacts, qu'une fille comme moi a seulement un vingt et un millionième de chance de se marier avec un des hommes de cette catégorie de rentiers à douze louis par mois. Ces calculs sont là, voulez-vous les vérifier ?

Mais le père, ahuri, eut tout juste la force de répondre d'un voix mourante :

— Inutile ! Je te crois ! Tu épousera Scott quand tu voudras, et comme il ne faut pas laisser échapper cette occasion, dis-lui que je l'invite à dîner pour demain ; que le mariage aura lieu dans huit jours et que je lui réserve, dans mes bureaux, un emploi de cent louis par mois.

Et, ayant dit, le malheureux s'enfuit.

Le père avait mis le banquier en déroute : l'amour avait vaincu l'or.

KADIO.

RÊVE DE VOLEURS

Un beau jour de printemps, Charles-Quint, alors simple roi des Espagnes, chassait dans une forêt de la Vieille-Castille. Un violent orage, venant à éclater tout à coup, sépara le roi de sa suite et le força à chercher promptement l'asile le plus prochain. Cet asile fut une caverne, formée naturellement par une proéminence d'un bloc énormes de rochers. Joyeux d'avoir rencontré cet abri tutélaire, Charles descend aussitôt de cheval... Mais jugez quelle est sa surprise lorsqu'à la lueur d'un éclair, il aperçoit tout près de lui quatre hommes de fort mauvaise mine, armés des pieds à la tête, et qui semblent plongés dans un profond sommeil... Il fait deux pas vers l'un d'eux... Soudain le faux dormeur se lève sur ses pieds et dit au roi : " Vous ne vous douteriez jamais, señor caballero, du rêve étonnant que je viens de faire... Il me semblait que votre manteau de voleurs passait sur mes épaules." Et ce disant, le voleur dégrafe le manteau du roi et s'en empare. " Señor escudero, ajoute le second, j'ai rêvé que je changeais ma résille contre votre belle toque à plumes.

— Et moi, dit un troisième, que je trouvais un magnifique coursier sous ma main.

— Mais, camarades, s'écrie alors le quatrième, que me restera-t-il donc avec vos rêves ?

— Eh ! par saint Jacques ! cette chaîne d'or et ce sifflet d'argent, reprit le premier, en apercevant ces bijoux suspendus au cou du prince...

— Tu as, ma foi, raison, dit l'autre... Et aussitôt sa main s'avance pour saisir ces objets.

— C'est au mieux, mes amis, dit alors Charles-Quint ; mais avant de vous de livrer ce bijou je veux vous en montrer l'usage." Et aussitôt, prenant le sifflet, il en tire trois fois un son aigu et prolongé.

A ce bruit, plusieurs seigneurs de sa suite s'avancent vers la caverne, et bientôt cent personnes entourent le monarque.

Lorsque le roi vit tous ses gens réunis, il se tourna vers les quatre bandits restés stupéfaits.

" Mes braves, leur dit-il, j'ai fait un rêve, moi aussi, c'est qu'avant une heure vous seriez tous pendus." Et Charles-Quint, se tournant vers ses gardes, ordonne d'accrocher les voleurs à un arbre : arrêt qui reçut son exécution sur-le-champ. Ils trouvèrent ainsi leur juste châtement.

L'IMPORTANT

Le patron. — Monsieur Tropic, voici un client, monsieur Paiemal, qui m'écrit et me dit que vous l'avez insulté

Le collecteur. — Insulté ! Je vais vous dire ce qui est arrivé, monsieur !

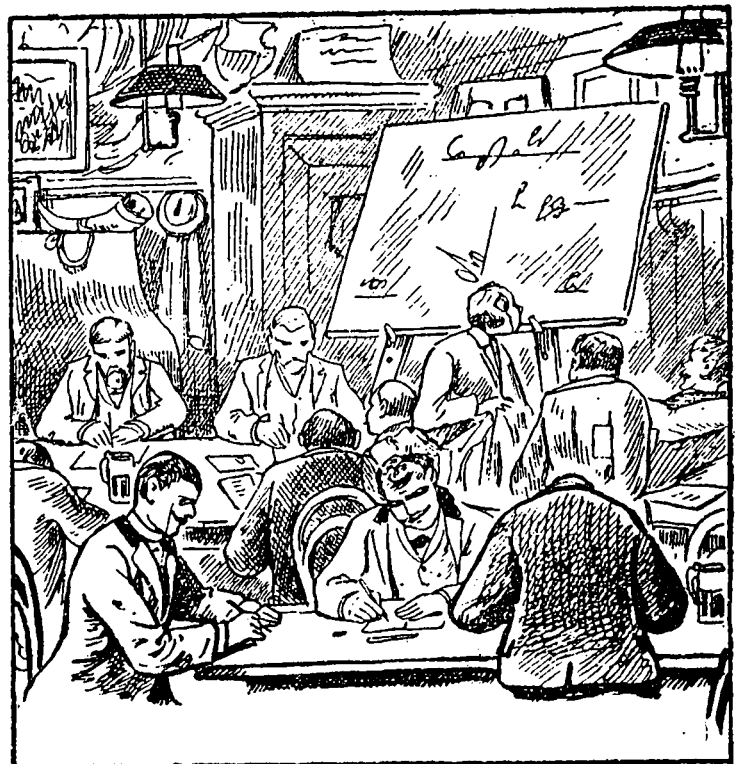
Le patron. — Dites-moi seulement s'il a payé son compte.

SA VOCATION

Tante Phémie. — Allons, Freddie, que désirerais-tu être quand tu seras grand ?

Freddie (qui porte les marques d'une récente correction paternelle). — Orphelin !

DEVINETTE



— Voyez-vous le professeur qui est au tableau ?

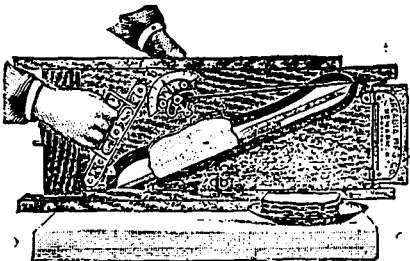


En faites vous usage?

C'est la meilleure chose pour la chevelure à tous égards. De même qu'aucun homme en y réfléchissant ne peut ajouter un pouce à sa taille, nulle préparation ne peut produire un cheveu. Tout ce qu'on peut faire, c'est de provoquer des conditions favorables à la pousse. Cela s'obtient avec la Vigueur des Cheveux d'Ayer. Elle enlève les pellicules, assainit le cuir chevelu, nourrit le terrain dans lequel les cheveux poussent, et, de même qu'un désert reverdit sous la pluie, ainsi les cheveux repoussent sur une tête chauve quand on en nourrit les racines. Mais il doit y avoir des racines. Si vous désirez que vos cheveux conservent leur couleur primitive, ou bien que vous vouliez rendre ce qu'ont perdu les cheveux gris, faites usage de la

Vigueur des Cheveux d'Ayer.

—Je ne saurais dire combien le monsieur que tu vois là bas, a aidé d'hommes à monter!
—C'est un grand philanthrope, je suppose?
—Non, c'est le conducteur de l'ascenseur.



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc...
RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction; le plus bel assortiment de...
COUPELLERIE importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez...
L. J. A. SURVEYER, Quincaillier
6 Rue St-Laurent.

Une Recette par Semaine

COLD CREAM

Une recette très utile est celle du cold-cream, qu'on fait soi-même avec les matières suivantes :

- 5 onces d'huile d'amandes douces.
- Pour 5 cents de blanc de baleine.
- 6 cents de cire vierge.
- 5 onces d'eau de roses.

On fait dissoudre au bain-marie l'huile d'amandes, le blanc de baleine et la cire vierge; on sort le liquide du bain-marie et on plonge le récipient dans une cuvette d'eau bien fraîche; on bat vivement, comme si l'on faisait une mayonnaise, en jetant l'eau de roses goutte à goutte. Quand le mélange est bien crémeux, on le met dans de petits pots.

B. DE S

Quatre mille six cents litres de tisanes!

Le bureau d'assistance de Mitford, en Angleterre, soigne gratuitement, depuis une dizaine d'années, une vieille fille infirme qui répond au nom de miss Parnell.

Tout dernièrement, on a fait un relevé des dépenses occasionnées par ces secours médicaux gratuits. Le médecin a trouvé que miss Parnell avait absorbé près de cinq mille litres de tisanes et de potions diverses, ce qui représentait pour le bureau d'assistance une dépense d'environ quinze cents francs.

La scène se passe dans un boudoir.
—En croirai-je mes yeux, chère Madame? Voici qu'il vous pousse un cheveu blanc!...
—Que me dites vous, mon ami?...
Regardez de plus près... Ça doit être dans mon chignon.

LA LIQUIDATION



Voilà un malheureux qui ne se doute pas de ce qui l'attend.
En ce moment il se livre à ses penchants, mais quand viendra le moment de la liquidation, il lui faudra aller trouver le Dr Sylvestre, 1240 rue St-Denis, ou Mr J. H. Chasles, 513 avenue Laval.

TRIO DE PROVERBES

A folles paroles, sourdes oreilles.

Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera.

Trop gratter cuit, trop parler nuit
SANCHO PANÇA

INGÉNIEUSE REQUÊTE

Dans sa course triomphale, Alexandre était parvenu jusqu'aux rives de l'Indus, lorsqu'il apprit que la ville de Lampasque s'était révoltée. Il retourne bouillant de colère, et, comme il approchait de la cité rebelle, il voit venir à lui Anaximènes, vieillard vénérable qu'il avait eu pour précepteur. Alexandre ne doute point que son vieux mentor ne vienne solliciter la grâce de cette ville coupable. Alors il s'écrie, dans l'explosion de sa colère: "J'en jure par Jupiter, j'en accorderai point ce qu'Anaximènes vient réclamer de moi." Le philosophe avait entendu cœserment formidable; il changea ses batteries: "Grand prince, dit-il, écrasez sous le poids de votre colère cette malheureuse cité, et que ses ruines soient un monument de votre juste vengeance." Le conquérant sourit de l'ingénieux artifice, et se trouva engagé par son serment même à pardonner. "Mais, ajouta-t-il, le sacrifice que je fais de ma vengeance n'est pas sans douceur, puisqu'il comble de joie la vieillesse de mon ancien maître."

IL FAUT ESSAYER CELUI-LÀ

Votre rhume persiste, dites-vous, malgré les remèdes nombreux que vous avez essayés. Prenez du *Buano Rhumal*; celui-là vous guérira rapidement.
Seulement 25c. les 16 doses.

Entendu dans un examen:
L'examinateur. — Pourriez-vous me dire, mademoiselle, pourquoi Napoléon détestait tant les Anglais?
La candidate, affolée. — C'est... c'est... c'est parce qu'ils l'ont fait mourir!

Un bohème de lettres travaille à un grand roman naturaliste.
"La marquise, écrit-il, devint pâle comme un linge..."
Jetant à ce moment les yeux sur ses manchettes, qui datent d'au moins quinze jours, il est pris d'un scrupule et ajoute, par souci d'exactitude:
"... plus pâle, même, qu'un linge."

Sur les grands boulevards.
Un mendiant à un autre. — Les Parisiens d'aujourd'hui ont réellement un cœur de pierre.
Second mendiant. — Qu'est-ce qui te fait dire ça?
Premier mendiant. — En voilà dix que j'accoste, et il n'y en a pas un seul qui ait voulu me donner quatre sous pour mon absinthe.

Rabagnol essaie de traverser le boulevard.
Au moment où il met le pied sur la chaussée, il est quelque peu bousculé par un bicycliste maladroit, et reçoit comme excuses une bordée d'épithètes mal sonnantes.
— Celle-là est forte! de s'écrier l'innocent Rabagnol; ma parole d'honneur, c'est le monde renversé!

Des paroles de louanges

sont accordées journellement à un remède qui a été une bénédiction pour des milliers de femmes: des paroles qui partent du cœur de la mère épuisée et surchargée, de la fille à l'aurore de la vie de femme, annonçant l'heureux avènement d'une vie nouvelle. Les entraves du mal ont été brisées et celle qui fut une fois clouée au chevalet de torture est maintenant là, debout dans le sentiment d'une nouvelle et sainte existence.

Les Pilules Rouges ... du Dr Coderre

Pour Femmes Pales et Faibles

accomplissent plus pour la guérison de la faiblesse féminine qu'aucun autre remède sur le marché. Que chaque femme se rende bien compte de son état physique et elle s'apercevra que cette douleur dans le dos, cette faiblesse corporelle, cette pâleur, amaigrissement, accompagnées d'irrégularités sont des symptômes de la faiblesse féminine et le tout cédera rapidement devant le traitement indiqué plus haut.

Si ces pilules ne procurent pas une guérison complète, écrivez-nous. Votre lettre sera référée à notre spécialiste français pour les maladies de la femme, qui répondra à toutes les questions en donnant gratuitement les indications nécessaires sur le traitement à suivre.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont en vente partout: 50 cts la boîte, 6 boîtes pour \$2.50, envoyées franco sur réception du prix.

ADRESSEZ: **Cie Chimique Franco-Américaine,** Dépt. Médical, B. P. 2306, Montréal.

Les bizarreries de la langue.
Pourquoi dit-on du préfet de police qu'il vient de "prendre un arrêté", alors qu'un individu arrêté par ses agents est un homme qui s'est laissé prendre?

LISEZ

"Le Monde Canadien"

LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE

12 PAGES, GRAND FORMAT

Publie toutes les semaines

LE PORTRAIT D'UN DE NOS HOMMES D'ETAT CANADIENS, UNE CARICATURE POLITIQUE AINSI QUE PLUSIEURS GRAVURES D'ACTUALITE, 4 PAGES DE FEUILLETON EMOUVANT, - NOUVELLES DE TOUS LES PAYS.

Abonnement

POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE

\$1.00 PAR ANNÉE

UNE PIASTRÉ PAR ANNÉE, avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchési et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 75 Rue St-Jacques, Montréal

COUPON - PRIME DU "SAMEDI"

Patron No

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 15 CENTINS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 20.

QUEEN'S THEATRE

Semaine commençant le lundi, **30 Septembre**

Tous les Soirs avec Matinées tous les Jours

La Merveille du 19me Siècle

LE VERISCOPE

de Dan A. Stuard

Représentant au naturel la grande bataille entre Corbett et Fitzsimmons qui a eu lieu à Carson City.

Représentations à 2.30 et à 8.30 P.M.

PRIX POPULAIRES

Phone 1032.

Un remède :

— Hé bien ! je suis sûr que vous avez mieux dormi la nuit dernière !... Avez-vous suivi le conseil que je vous ai donné de compter jusqu'à ce...

— Oh ! oui... j'ai compté jusqu'à 15,000 !...

— Et alors vous vous êtes endormi ?

— Non, il était l'heure de me lever !

Un coiffeur vient de trouver un procédé infailible pour replanter les cheveux sur les crânes dénudés.

Un chauve va chez cet artiste et lui demande s'il croit pouvoir faire sur lui quelque bonne plantation.

Le coiffeur l'examine, le palpe, puis avec gravité :

— Votre crâne, lui dit-il, me semble un excellent terrain de culture.

— Ça ne m'étonne pas, s'exclame Z..., depuis le temps que mes bons amis le bêchent !

MAGNIFIQUE ROMAN

LE FILS DE L'ASSASSIN

Cet émouvant feuilleton, qui a tenu les lecteurs du SAMEDI sous le charme de ses dramatiques situations, est maintenant en vente.

Au-dessus de 400 pages, grand format.

Il en sera adressé un exemplaire franco à toute personne qui nous fera parvenir la somme de

25 CENTS

Les timbres-postes (canadiens ou américains) sont acceptés.

ADRESSEZ VOS COMMANDES DE SUITE

TIRAGE LIMITÉ

POIRIER, BESETTE & CIE

No 516 Rue Craig

MONTREAL

Un monsieur à une jeune femme assise sous une porte cochère.

— Alors c'est vous la concierge ?

— Oui, monsieur.

— Eh ! bien, c'est dommage que je n'habite pas la maison, vous êtes gentille et je vous ferais volontier la cour.

La concierge :

— Ma foi ! ça me rendrait joliment service ; ça me fatigue assez de la balayer chaque matin.

M. Dupanneau se méfie des mendiants. " Il y en a de faux, paraît-il, et qui ont des quantités d'argent dans des bas de laine."

— Soit, lui dit quelqu'un, mais dans le doute, donnez... Qui donne aux pauvres prête à Dieu.

— Oui, riposte-t-il, mais qui donne aux riches prête à rire !

Berlureau ne " rate pas une gaffe ", comme on dit.

Entré chez un peintre, il s'arrête devant un portrait :

— Quel fichu modèle ! s'écrie-t-il ; ou diable avez-vous pu pêcher une tête pareille ?

— Mais... c'est ma sœur.

— Ah ! pardon.

— Et il ajouta en manière d'excuse : — J'aurais pourtant dû m'en douter... Vous vous ressemblez d'une façon extraordinaire.

Les belles phrases.

Le plus intime ami d'un député, radical à tous crins, disait de lui dans une réunion d'amis :

— Un vrai chef de parti, celui là ! Il ne sait pas bien ce qu'il veut, mais il le veut bien !

JUSTE CAUSE DE DOULEUR



La dame compatissante. — Qu'as-tu donc à pleurer, mon petit homme ? Il me semble que tu n'as rien pour te causer tant de chagrin ?

L'objet de la compassion. — Rien ! Ah bien, on voit que vous n'avez jamais été obligée, vous, de porter les culottes de votre papa.

Chez des commerçants, pendant le passage des soldats allant aux manœuvres :

Monsieur. — Je n'ai pas vu passer le tambour-major.

Madame. — Ni moi non plus.

La bonne, toute joyeuse. — Moi je l'ai vu, il était porté par deux soldats... C'était la grosse caisse.

En Normandie :

Lili est en villégiature avec sa maman, et veut manger une pomme qui pend toute verte à l'arbre.

La maman s'y oppose, sous prétexte que les pommes crues font mal...

— Bon, fait Lili, alors c'est parce que la pomme qu'Adam a donnée à Ève était crue qu'ils ont été chassés du Paradis ?

— Oui, mon enfant !

Le petit baron de Z... est doué d'un tel appétit, qu'il a mangé près de deux millions. Dernièrement, on le rencontre après une absence de plusieurs jours, un cigare d'un prix fou aux lèvres.

— Tiens, lui dit on, je vous croyais à la campagne !

— J'en arrive.

— Bah ! Et vos terres ?

— Vous voyez... je les fume !

Cours d'histoire naturelle :

Le professeur. — Mesdemoiselles, je vous prie de me prêter toute votre attention pour l'étude que nous allons faire du rhinocéros.

Il est impossible que vous vous fassiez une idée de ce hideux animal si vous ne me suivez pas attentivement du regard.

THEATRE ROYAL

SPARROW & JACOBS, Gérants

PRIX

Matinée :

Semaine commençant le lundi,

30 SEPTEMBRE

Après-midi et soir

THERESE MILFORD

Accompagnée d'une Troupe d'Artistes de talent dans la célèbre pièce de

AIDEN BENEDICT

Fabio-Romani

LA VENDETTA

avec des effets mécaniques qui ne se sont jamais vus sur une scène :

L'Eruption du Vesuve, Le tremblement de terre, etc.

10c extra.

Billets toujours en vente depuis 9 heures a. m. à 10 heures p. m.

LA HARANGUE DU CURÉ DE MONTLIÉRY

Philippe V, devenu roi d'Espagne, passait, en 1707, par Montliéry, village près de Paris. Le curé, suivi d'un grand nombre d'habitants, se présente devant lui pour lui offrir les hommages de la contrée. " Sire, commençait-il à dire, les longues harangues sont incommodes, et les harangueurs, ennuyeux ; aussi je me contenterai de vous chanter :

Tous les bourgeois de Chartres et ceux de [Montliéry] ont eu fort grande joie en vous voyant ici. Petit-fils de Louis, que Dieu vous accom-

pagne, Et qu'un prince si bon, Bon, bon, Cent ans et par delà, Là, là, Règne dedans l'Espagne.

Le monarque, enchanté du zèle de ce pieux chansonnier, lui dit : " Bis ! si cela ne vous fatigue pas." Le pasteur obéit, et répète son couplet avec plus de verve et de gaieté. Le roi lui fit donner dix louis pour les pauvres. Celui-ci, les ayant reçus, dit au prince avec un aimable sourire : " Bis ! Sire, si cela ne vous fatigue pas à votre tour."

Le roi trouva le mot plaisant et ordonna de doubler la somme immédiatement.

Un mien oncle de Bourgogne [gne. En buvait tellement qu'il s'en rougit la tro- Depuis—tel un rubis—splendiblement éclate Sur sa face bouffie un piton écarlate.

MORALITÉ

Rubis sur l'oucle.

LOUISON HUBER.

Un artiste du Palais-Royal rencontre un de ses camarades dont la passion pour les petits et les grands verres est bien connue, et il le trouve, comme d'habitude, festonnant et tutoyant les murs.

— Comment ! tu n'as pas honte, lui dit-il, de te mettre dans cet état ?

— Ne me grozde pas, ami, répond le pochard, que veux-tu ? je suis saoul de de naissance.

Petite Correspondance

J. P. M. (Québec) — Envoi du 10 mai, ne peut passer. Envoyez autre chose, s'il vous plaît.

B. de F. (Lac Temiscamingue). — Quand est-ce un envoi ? Viendrez-vous à Montréal quelque jour ?

**Mieux que
le Bain de
Riviere . .**

Pas de soleil brûlant ou de vents froids, — pure eau courante. — Juste la vraie température pour rafraîchir — Plongeon et nage.

JOURS DES DAMES :

Le Lundi matin et le Mercredi après-midi

Bains Laurentiens

ANGLE DES RUES CRAIG
ET BEAUDRY

Le jeune Gustave qui fait ses débuts comme cycliste et n'est pas encore bien d'aplomb sur la selle, se relevant tout endolori, après une chute sérieuse : — Assez pour aujourd'hui... A chaque jour suffit sa pelle !

Ville d'eaux.

Un client, enthousiaste. — Eaux divines ! La moitié des voyageurs y laisse ses rhumatismes !

Un client, grincheux. — Parbleu ! C'est pour ça que l'autre moitié les attrape en y arrivant !

Dr BERNIER

DENTISTE

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au

No 60 RUE ST-DENIS

à deux portes plus haut que le Jardin Viger. **PRIX MODÉRÉS**

FRANCHISE

On venait de répéter l'ouverture de la fiancée du roi de Garbs. Malgré les éloges de l'orchestre, M. Auber n'était point satisfait.

Il appelle un employé du théâtre et lui dit :

— Caron, allez chez moi, rue Saint-Georges ; vous trouverez sur mon bureau une autre ouverture qui peut-être sera moins mauvaise.

— Oh ! monsieur Auber, répliqua vivement Caron avec le plus charmant sourire, ce serait impossible.

Ce compliment fit rire tout le monde, plus que tous M. Auber lui-même.

**Celebre
Sel de Coleman**

Sans égal pour la laiterie, la table et la ferme. Prompte livraison garantie.
**CANADA SALT ASSOCIATION
CLINTON, ONT.**

Casse tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 92



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le Jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste : Emile Brosseau, Jean Closset, L. E. Demers, André Grothe, Arthur Payette, Cléophas Primeau, F. Wilkins, Auguste Caron (Montréal), Mlle Anna Ferras (Hull, Qué.), C. O. S. (Ottawa, Ont.), Mlle Marie Veilleux (Québec, Qué.), Philippe Beaudry (Sorel, Qué.), Mde Wilfrid Desjardins (Terrebonne, Qué.), Mlle O. M. Lamoureux (Waterloo, Qué.), L. Lapointe (Windsor, Ont.), Hypolite Thibault (Bridgeport, Conn.), John Champney (Cambridgeport, Mass.), Peter Bennack (Coloos, N. Y.), John Potvin (Clifton, N. Y.), Mde L. A. Pelletier, Mlle Corinne Chartrand, Jos D. Thibault, Léon Trépanier (Fall-River, Mass.), Thomas Hébert (Lawrence, Mass.), Mlle Philomène Parent, Mlle Marie St. Hilaire, (Lewiston, Me), Mde J. S. Aubin, Mde A. Blais, Mlle Corélie Macneil, Arsène Blais (Lowell, Mass.), Pierre Pelletier (Le Roy, Mich.), Gidonir Tarte (Manville, R. I.), Jos Robitaille (Newark, N. J.), Mde M. Majean, Alex Desbès, Joseph Terbes, Jean M. Dossat, François G. Lecluc (Nouvelle-Orléans, La), Mlle Marie Leclerc (Woon-

socket, R. I.), Julien Desnoyers, Henry Hickory (Waittfield, Vt.), Alfred Bouchard (Lévis, Qué.), Mlle R. H. (Montréal), Max L. Pelletier (Fall River, Mass.)

Le tirage au sort a fait sortir les noms de Mlle O. M. Lamoureux (Waterloo, Qué.), L. Lapointe (Windsor, Ont.), Arthur Payette, 389 Beaudry (Montréal), Jos Robitaille, 187 Main (Newark, N. J.), Henry Hickory (Waittfield, Vt.)

Le tirage s'est fait en présence de A. M. Demers et A. Cornélius.

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

NOUVEAUX PRIX

DES

Bicycles Columbia

LES "STANDARD" DU MONDE ENTIER

COLUMBIA 1897 Le meilleur bicycle existant,	Réduit à	\$90
COLUMBIA 1896 Deuxième après le modèle 1897,	Réduit à	72
HARTFORD 1897 Egal à beaucoup de bicycles,	Réduit à	60
HARTFORD Modèle No 2,	Réduit à	55
HARTFORD Modèle No 1,	Réduit à	50
HARTFORD Modèles No 5 et 6,	Réduit à	37

Rien sur le marché n'approche de la valeur de ces bicycles à leurs anciens prix ; que sont-ils donc maintenant ?

POPE MFG CO., HARTFORD, CONN.

Catalogue gratis de n'importe quel agent des "Columbia"; par la maille, pour un timbre de 2 centimes.

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais
DENTS POSEES SANS PALAIS
S. A. BROSSEAU, L. D. S.
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

Monsieur se plaint amèrement de la coquetterie de madame.

Il la surprend en train de soigner particulièrement ses bas.

— Corbleu ! madame, s'écrie-t-il, à quoi bon tout cela si personne ne doit les voir ?

— Est-ce qu'on sait jamais, maintenant, répond tranquillement madame ; vec ces terribles rayons X ?

**

LE DISCORD INTEMPESTIF

En faisant la salade, un mari, d'humeur aigre, S'étant contre sa femme emporté sottement, Renversa l'assaisonnement.

MORALITÉ

On ne prend pas la mouche avec que du vinaigre. WILLY.

**

A L'ACADÉMIE

Trois romantiques se mirent jadis sur les rangs pour le fauteuil vacant d'Eugène Scribe.

— Ces messieurs, dit le duc Pasquier, prennent le palais Mazarin pour le couvent des repentis.

C'est pour cela que M. Zola demeure à la porte.

**

Une jeune personne chantait un soir une romance dont le refrain était :

" Je chante bien quand il est là."

Mon voisin qui rit de tout se penche vers moi et me dit :

— Il paraît qu'il n'est pas encore arrivé.

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU **D^r CODERRE**

PILULES DE

POUR GUERISON CERTAINE

Noix Longues

(Composées)

De McGALE

DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Une jeune fille au confessionnal :

— Mon père, est-ce un grand péché de me laisser dire que je suis belle ?

— Oui, mon enfant, car il ne faut pas encourager le mensonge.

**Poirier,
Bessette & Cie**

IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

... 516 RUE CRAIG

MONTREAL.

L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ

DU DR FRED. J. DEMERS

Produit des effets non seulement prodigieux, mais presque miraculeux dans les maladies suivantes: Fatigue ou Épuisement Cérébral — chez l'Enfant, comme chez la Femme et l'Homme produit soit par le chagrin, les affaires ou les travaux intellectuels; contre les affections de la Moelle Epinière, Paralysie Générale, Débilité Nervouse, Idées Fixes, Scrupule, Fluxions Blanches, Vapeurs, Nervosité, Hystérie, Vertige, Vents, Incontinence d'Urino, Menstruation difficile ou supprimée, Beau Mal.

Ainsi donc, si vous souffrez d'aucune de ces maladies achetez cette Merveilleuse Préparation, qui est une Véritable Nourriture du Système Nerveux, et non moins précieuse aux gens en santé, pour se préserver des maladies, qu'aux malades pour se guérir.

Comme garantie, exigez toujours, sur chaque bouteille, le NOM et la SIGNATURE de l'auteur ou ENCRE ROUGE.

Le prix est de \$1.00 le flacon ou 3 flacons pour \$2.50.

Si votre pharmacien ne l'a pas, adressez-vous au No 1157 Rue St-Laurent, ou l'on vous montrera des centaines de certificats de personnes guéries.

MAISON DU PEUPLE!

J. A. OUMET

Ci-devant GUILMETTE & OUMET

Le magasin par excellence des...

Chaussures à Bon Marché

On ne trouve absolument que là les

SOULIERS D'HOMMES, en veau et en buff, 75c

Une spécialité de CHAUSSURES DE PREMIERE COMMUNION

Gros et Détail. — Assortiment des plus complets

No 1107 RUE ONTARIO

Maison privée: 1105 RUE ONTARIO

Enfants et parents:

Le petit Tommy. — Papa, qu'est-ce que c'était qu'Alceste?

Le père, qui n'en sait rien — Comment! à ton âge, tu ne sais pas ce que c'était qu'Alceste?... Mais lis donc ton histoire de France, petit malheureux, lis ton histoire de France!...

Ile Grosbois

Tous les jours, le dimanche compris, départ, du quai Jacques-Cartier, du vapeur

"FILGATE"

Capitaine GOULET

10 hr a.m., 2 hr p.m.

Allez respirer l'air pur du fleuve et vous promener sous les frais ombrages de l'Ile Grosbois. C'est la plus belle promenade que l'on puisse accomplir par ces temps de chaleur torride.

Prix, aller et retour, 20 centins

Un inspecteur primaire à un maître d'école de village normand:

— J'espère que vous n'oubliez pas de mettre vos élèves en garde contre les dangers de l'alcoolisme?

— Oh! non, monsieur l'inspecteur.

— Que leur dites vous?

— Je les exhorte à ne pas s'adonner à l'ivrognerie avant d'avoir atteint l'âge de raison!



Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électroité et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES

J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE

Heures de consultations: 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

Le petit Guibollard trouve très vite de bonnes excuses à fournir dans les circonstances difficiles.

Son professeur l'aperçoit absorbé devant un bouquin quelconque.

— Elève Guibollard, s'écrie le maître, qui exige qu'on l'écoute, vous serez puni pour vous apprendre à lire quand je parle!

— Pardon, m'sieu, répond Guibollard victorieusement, je ne lisais pas, je dormais!

PHARMACIE DANIEL

1593 Rue Notre-Dame

Près le Palais de Justice

PRESCRIPTIONS UNE SPÉCIALITÉ

Médecines Brevetées

Françaises, Anglaises, Américaines et Canadiennes
Parfums et Articles de Toilette, un choix...

Les Dimanches et Fêtes: 9 heures a.m. à 1 heure p.m., et 4 heures à 6 heures p.m.

Tél. des Marchands 451

Tél. Bell 2289 ED F. G. DANIEL

30 pour cent

... DE ...

COMMISSION

Pour la vente des Billets de la

Société . . .

Nationale de

Sculpture . .

à des agents responsables

GROS LOT \$1,500.00

PRIX DU BILLET, 10c

Tirage tous les Mercredis

104 rue St-Laurent.



RESTAURANT PARISIEN

(LA MAISON BLANCHE)

Table d'Hôte, 25c, de midi à trois heures. A la carte jusqu'à minuit. Cuisine bourgeoise.

COIN DES RUES

St-Jacques et St-Lambert

Entrée privée Côte St-Lambert.

Spécialité de Vins Importés.

GOMME du Dr Adam

Pour le Mal de Dents

En vente partout, - 10 cts

LES

CIGARES et CIGARETTES

Chamberlain

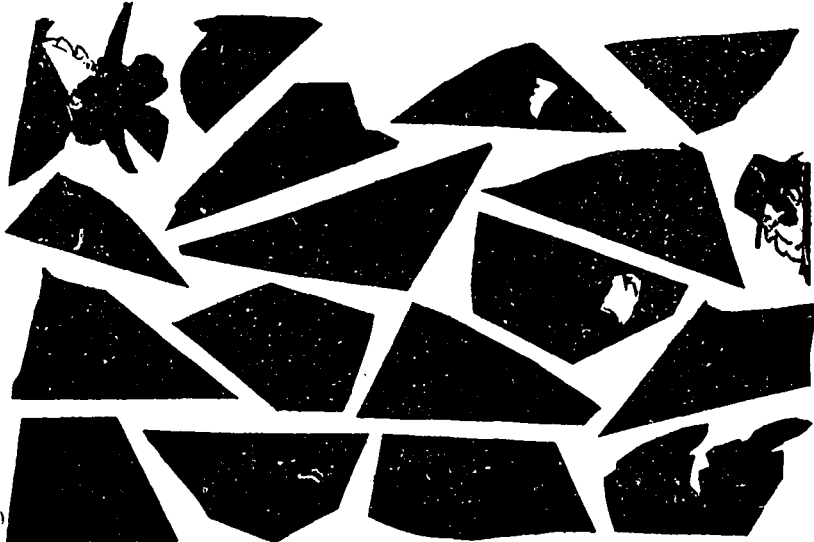
... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES!

DIX Cents

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 94



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: LE PRÉSIDENT DES 100 KILOS ET MADAME LA PRÉSIDENTE.

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal le SAMEDI

Avis Important — Il sera donné en primes aux 5 premières solutions prises au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le jeudi 9 septembre, à 4 h. du matin, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centins en argent, au choix des gagnants.



PETIT DUC,

LA FINE CHAMPAGNE,

LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Oigar," fait à la main valant 10c pour 5c.